

W

Textes originaux du New York Times

François Delvoye – Robert Juan-Cantavella – Jacques Barbéri – Oliver Rohe – Maud Assila – Eloy Fernández Porta – Ariel Kyrou – Julien Millanvoye – Émilie Notéris – Philippe Vasset – Julien Fronsacq – Caroline Soyez-Petithomme – Philippe Aronson – Philippe Berneur – Jill Gasparina – Nicolas Richard & Thomas Pynchon – Renaud Pasquier – Yves Ramonet – Lila Pinell – Florence Ostende – Mathieu Larnaudie – Mathieu Andrieu

François Delvoye	
Drame du Heysel : La guerre des stades.....	02
Robert Juan-Cantavella	
Operación Paraíso: el enemigo del futuro.....	04
Jacques Barbéri	
Dr Maïak vs Dr Manhattan.....	12
Oliver Rohe	
Mikhaïl Gorbatchev est peut-être mort.....	16
Maud Assila	
Dr Manhattan, un ange bleu?.....	18
Eloy Fernández Porta	
Un año de música, un año de ira.....	26
Ariel Kyrrou	
Philip K. Dick est vivant!.....	30
Julien Millanvoye	
Que masquent les masques?.....	32
Émilie Notéris	
No woman's land.....	37
Philippe Vasset	
Un mystérieux « mouvement bleu » veut susciter d'autres Dr Manhattan.....	40
Julien Fronsacq	
« Go ahead, make my day! » De quoi sera fait le quotidien de Callahan?.....	42
Philippe Aronson	
Page sport.....	46
Philippe Berneur	
Un effondrement sans précédent depuis 1929 des valeurs industrielles à Wall Street.....	52
Jill Gasparina	
Faster, better, cheaper.....	56
Nicolas Richard & Thomas Pynchon	
Thomas Pynchon, About America, President Nixon, Hemingway, Céline and Teaching.....	58
Renaud Pasquier	
Justice pour Calvino.....	62
Yves Ramonet	
Gwendoline van Zandt alias The Entity, SUPER EROS.....	64
Lila Pinell	
Retour vers le futur.....	68
Florence Ostende	
Coup de soleil en hiver : <i>Les Immatériaux</i> à New York.....	70
Mathieu Larnaudie	
Andy Warhol, les icônes et la valeur-refuge.....	72
Mathieu Andrieu	
La Biennale des arts libéraux.....	76

Drame du Heysel : La guerre des stades

François Delvoye

Plus de 40 morts et 600 blessés dans une mystérieuse bousculade en Europe. Une information tenue secrète pendant des mois.

Un an après l'incroyable bataille rangée du Stadio Olimpico de Rome, lors de laquelle des hordes armées de supporters de l'équipe de soccer de l'AS Roma ont fondu sur des partisans de Liverpool, ce que certains spécialistes ont désormais identifié comme « la guerre des stades » semble se préciser dans plusieurs pays européens. C'est cette fois le stade du Heysel à Bruxelles (Belgique) qui a été, au mois de mai, le théâtre de nouveaux affrontements à grande échelle lors de la finale des clubs champions européens. Le stade, excité par une attente mal gérée – voulue? – et soumis à d'étranges circonstances plusieurs heures avant le début du match, s'est transformé en véritable champ de bataille. On ne connaît pas encore le nombre exact de victimes parmi les 60000 personnes réparties entre ce que l'on peut considérer comme deux « armées civiles », celle de la Juventus de Turin et celle de Liverpool, très active et déjà impliquée à Rome l'année dernière. Les Anglais, très organisés, ont véritablement pris en étau les rangs italiens d'après un ordre plus précis que ne laissent imaginer certaines images. Un plan digne d'une tactique militaire, comme l'illustre le plan en annexe. En l'espace de quelques secondes, toute une partie du stade opéra un mouvement massif contre une tribune bloquée contre des grillages solidement maintenus par les forces de sécurité. Un guet-apens aux conséquences irrémédiables pour les nombreux supporters piégés, morts étouffés et piétinés.

L'information a été bloquée par les médias européens afin de garder une discrétion dans l'enquête, réalisant ainsi une formidable opération de

censure et d'escamotage d'information, au vu de la foule témoin des événements.

Un massacre téléguidé?

D'après nos envoyés spéciaux en Europe, la pratique se généralise dans cette partie du monde où les enjeux politiques se livrent à une partie de cache-cache, se meuvent dans un mélange peu distinct et où la lutte d'influences tourne à plein régime de manière insidieuse. La technique de l'infiltration des masses semble se préciser toujours un peu plus. Des groupuscules ou associations de tueurs comme les MIGS de Luton, les Bushwackers de Millwall, les ICF de West Ham et les Gremlins de Newcastle, pour ne parler que du côté anglais, seraient infiltrés, voire montés de toutes pièces par des acteurs politiques partisans d'une guerre généralisée qui feraient des stades les lieux de départ de massacres de masse s'appuyant sur l'hystérie collective ou sur des influences difficilement identifiables, presque extraterrestres. Si les pistes se dirigent vers les axes politiques de ces pays non alignés précisément avec les orientations américaines ou russes, de sérieuses interrogations se posent quant à la possibilité de l'existence d'une ou plusieurs organisations secrètes. Celles-ci seraient, d'après plusieurs pistes suivies par les enquêteurs, l'œuvre d'anciens chefs nazis qui auraient rassemblé autour d'eux de nombreux scientifiques en vue d'expérimentations d'exterminations de masse. Rappelons également la disparition mystérieuse et presque simultanée de nombreux scientifiques comme l'architecte futuriste Norman Leith ou l'auteur de science-fiction James Trafford March. D'autres cas sont cités dans le monde entier. Des questions se posent également quant au rôle de la police qui a maintenu les

victimes dans l'espace grillagé, les empêchant de sortir du piège. Une technique qui fait penser à la démarche concentrationnaire et fait ressurgir une théorie du complot qui verrait les forces de l'ordre alliées aux instigateurs de ces mouvements de foule, désormais appelés « petits holocaustes ».

La piste eugénique

Le président Nixon s'est entretenu avec ses homologues européens à propos de ces associations secrètes, le nom du super-héros retraité et richissime Adrian Veidt ayant été prononcé plusieurs fois ces derniers temps par la rumeur. Plusieurs enquêtes mèneraient jusqu'à celui qu'on nomme aussi Ozymandias, l'homme le plus intelligent du monde, qui ne serait pas si retraité que cela et s'adonnerait depuis de nombreuses années à des manœuvres secrètes pour rétablir l'ordre mondial. Il est suspecté de rechercher une troisième guerre mondiale d'un nouveau type, et de vouloir éviter l'ultime conflit nucléaire en « triant » une partie de l'humanité incompatible avec un nouvel ordre non menaçant pour l'espèce et la planète. Des relais locaux, surpassant les obédiences politiques de cette partie du monde coincée entre les deux grandes puissances américaines et russes, seraient en effet actifs et liés à une mystérieuse base située en terrain neutre, en Antarctique. C'est de là que se prépareraient ces massacres collectifs jouant sur la psychologie des masses. Le professeur Modigli di Ponte, spécialiste des nouveaux conflits post-Hiroshima et ancien collègue d'Adrian Veidt, interviewé par la presse italienne, confirme l'intérêt porté par ce dernier pour de telles recherches dont il ne se cachait pas par ailleurs. Des recherches qui pourraient également être à la base d'autres exterminations lors d'épisodes historiques et sur d'autres types de lieux de rassemblement comme les meetings politiques, les lieux de culte ou de festivals de grande envergure. Les enquêteurs et le FBI s'intéressent particulièrement à des massacres survenus dans des épisodes d'hystérie lors de la guerre du Vietnam, ou à la catastrophe, plus proche de ce cas-ci, du stade de Loujniki en URSS en octobre 1982, et dont on ne connaît toujours pas le bilan. Les Russes protègent aussi leur information, mais l'on parle de plus de 300 morts. Si l'usage de drogues et d'alcool sont invoqués ici et là, il ne semble pas qu'il soit lié à l'étincelle

mystérieuse qui a provoqué la vague meurtrière. Il pourrait même constituer un faux prétexte.

Ce que d'aucuns appellent « hooliganisme » s'apparenterait donc à des expérimentations réfléchies sur la manière de se faire entretuer des masses humaines et, dans ce cas-ci, de pratiquement transformer des civils en masses armées. Les observateurs les plus alarmistes – mais comment ne pas l'être au vu des images de piétinement bestial vues dans ce drame – voient dans les stades de demain des camps de concentration dérivés, presque « volontaires ». Aussi déguisés que certains acteurs qui en préparent l'extermination. D'autres hypothèses, déjà citées, penchent pour une déstabilisation dirigée politiquement afin de provoquer une guerre européenne par l'intermédiaire de déclenchements d'affrontements nationaux dans les stades. L'Italie, aux grandes accointances historiques communistes, ne fait pas réellement partie de la même Europe que l'Angleterre libérale proche des États-Unis. Une manière de changer les rapports des pays en dérégulant cette partie du monde qui a provoqué, par la seconde guerre mondiale et ses conséquences, le bras de fer actuel.

Quoi qu'il en soit, les enjeux politiques empêchent une enquête coordonnée et la source du mal prend de l'avance. Les États concernés parviendront-ils à identifier la menace? Dans quelle mesure y sont-ils impliqués? Des questions restent ouvertes.

Les prochains grands rassemblements seront particulièrement sous tension et observation. Mais qui, des civils, des gardiens de la paix, des super-héros ou des États, tient véritablement le déclencheur de cette violence potentielle et dégénérative?

Operación Paraíso: el enemigo del futuro

Robert Juan-Cantavella

La Operación Paraíso, que inaugura la guerra del futuro y fue ejecutada en los últimos días por el ejército del aire, llegó a su fin ayer noche con un éxito rotundo. Todavía es pronto para hacer un análisis exhaustivo, pero en el siguiente reportaje les ofrecemos todos los datos de los que se dispone hasta el momento.

Nuestros lectores ya lo saben, fue Daniel Dreiberg quien puso en marcha este nuevo juego de guerra, la Operación Paraíso, una estrategia a largo plazo con otros motivos y enemigos distintos. Nadie sabe a ciencia cierta cómo ha podido el señor Dreiberg (segundo Búho Nocturno) conseguir la atención del Gobierno, pues hace casi una década que él y los suyos fueron apartados de las calles y condenados a la vida civil, aunque no son pocos los que apuntan a la huída repentina del Dr Manhattan. Quién lo hubiese dicho hace apenas unos meses. El superhombre existe, además es americano, y además resulta que se ha instalado en Marte y no contesta al teléfono. A Nixon no le queda ningún as en la manga, la guerra fría ha empezado a arder. El Presidente sabe que, sin la protección del Dr Manhattan, sea lo que sea lo que vaya a suceder con los soviéticos no depende de él en absoluto. De ahí que el alto mando del Gobierno haya decidido darle una oportunidad al plan del Búho Nocturno. ¿Para detener al viejo enemigo? No, para adelantarse al próximo, un enemigo invisible, despiadado y poderoso, un enemigo que ni siquiera es todavía un enemigo declarado: el enemigo del futuro.

Así es, el plan de Daniel Dreiberg establece un nuevo tablero de juego. Ya no se trata de la guerra nuclear, sino de "la guerra de las finanzas", y sus efectos no van a dejarse entrever hasta dentro de

unos veinte años. Por eso es tan importante mover ficha en primer lugar, adelantarse a los acontecimientos, cortar el mal de raíz. Acabar con el enemigo cuando todavía es un cachorro indefenso. Pero empecemos por los hechos, pues sólo ellos pueden ayudarnos a desentrañar los secretos de este nuevo escenario en que van a desarrollarse las estrategias políticas y militares de las próximas décadas. Acaba de empezar la guerra definitiva. Lo cierto es que en las últimas horas el ejército del aire ha borrado del mapa seis pequeños lugares del planeta Tierra. Algunos ni siquiera eran países. Bombardeos selectivos aunque de forma masiva. Guerra preventiva de carácter quirúrgico contra los enemigos del mañana. Vayamos por partes.

Virtus unita fortior

Así es, lo han visto ustedes en sus televisores, sobres sellados, zafarrancho de combate, aviones de guerra, cientos de bombarderos despegando de cada una de las bases militares más cercanas a los distintos objetivos, sangre y fuego de nuevo, sangre y fuego como hacía varias décadas. Y no han sido los soviéticos. Ni es una guerra nuclear. *Virtus unita Fortior...* Ese era el lema de Andorra, "La virtud unida es más fuerte". Y puede que el destino no sea al fin tan risueño ni falsario, ni nos juegue en esta ocasión una de esas irónicas jugadas. Ahora Andorra ya no existe, y si ha dejado de hacerlo ha sido en verdad de ese modo, hay que aceptarlo: de forma unida. Tres días de bombardeos sin cuartel, con sus cuatro noches, con miles de toneladas de explosivos y sin descanso. A estas horas, en ese privilegiado enclave de la frontera hispanofrancesa no quedan más que brasas y ceniza, 468 km borrados del mapamundi. Esa es precisamente la idea, el propósito de la

Operación Paraíso: estrategia de tierra quemada. Afortunadamente, si es que tiene sentido hacer juicios con los datos de que disponemos, las bajas humanas han sido mínimas. Y es que todo andorano, luego veremos el cómo y el por qué, dispuso del tiempo y los medios necesarios para salir indemne. De su país no queda nada, pero casi todos ellos están vivos. Tendrán que aprender a llevar ese lema grabado en su corazón, los colores de la bandera, el recuerdo de su hogar, la ilusión de aquel país.

En su momento, Mónaco supo esquivar hábilmente y con los modales de un exquisito anfitrión el terror de la segunda guerra mundial. Esta vez ha sido distinto. Hay un chico en Mónaco que esquía muy bien, lo hace con cierta frecuencia, fue el primero en abandonar su palacio. El país entero ni siquiera llega a 2 km . Ahora totalmente calcinados, arrasados por unas pocas decenas de bombarderos en apenas 24 horas. Tampoco queda nada. Un color menos en el mapa, incrustado en el sureste de Francia. A estas horas Mónaco ya no existe. Como Andorra. Y como Liechtenstein, que tampoco había tenido mayores problemas en los años cuarenta. También Liechtenstein ha sido bombardeado. Ni Suiza ni Austria volverán a preguntarse por ese lugar resbaladizo y habilidoso enclavado entre el uno y el otro, esa manchita pequeñita pequeñita y llena hasta los topes de billetes de cien dólares que apenas ocupaba 160 km y ahora es sólo fuego.

Exactamente lo mismo que ha sucedido en la isla de Man, de repente estabas regando las plantas tranquilamente en tu casa ajardinada de la Isla de Man y el cielo se oscurecía plagado de aviones de combate, oyes la primera explosión, no sabes si lejos o cerca, la segunda sin duda más próxima, la tercera explosión y la cuarta y la quinta y mil explosiones y sientes un impulso que te eleva y ardes, ardes pero no parece importarte, flotas, todo es blanco y desapareces. 572 km menos entre el Reino Unido e Irlanda. La Corona británica acaba de perder su Dependencia preferida justo en medio del mar de Irlanda. 572 km de nada y de fuego. Otro tanto ha sucedido en las Islas Cook, en el océano Pacífico Sur, entre Hawái y Nueva Zelanda. Quince islas, 240 km , también reconvertidas en un escenario apocalíptico que tardará muchas décadas en volver a albergar vida financiera.

Y por último Gran Caimán, Pequeño Caimán y Caimán Brac, las tres han caído bajo el fuego de las bombas. Si va usted a buscarlos ya no encontrará aquellos preciosos arrecifes en los que bucear, no queda nada de las Islas Caimán, de Seven Mile Beach, de el Castillo St. James en Bodden Town, de Stingray City. 260 km menos, al sur de Cuba. Otra mancha de color blanco en el mapamundi del futuro.

La virtud unida es más fuerte. La virtud es de color blanco.

Así las cosas, la extensión total eliminada es de unos 1.700 Km . Por el momento no tenemos ningún dato sobre las toneladas de bombas que han hecho falta, trataremos de averiguarlo para próximas ediciones. Seis ataques masivos por aire de forma simultánea y 1.700 Km borrados del mapa en pocos días. Lo cual tampoco es tanto. 1.700 km es lo que mide más o menos la zona metropolitana de Londres. Una cifra más que aceptable según fuentes gubernamentales. En términos estratégicos, la operación ha sido un éxito.

Detalles de la Operación Paraíso

Pero ¿en qué consiste la Operación Paraíso?, ¿cómo llegó el Búho Nocturno a diseñar este nuevo escenario internacional?, ¿por qué se ha bombardeado precisamente estos seis enclaves repartidos en distintos lugares del planeta?, y lo que en primera instancia resulta todavía más acuciante, ¿cuál ha sido el precio en vidas humanas de este ataque simultáneo que ha disuelto en el aire seis regiones aparentemente inconexas en apenas 96 horas?

Para responder a estas preguntas debemos acudir a la biografía de nuestro héroe enmascarado. Su padre el señor Dreiberg, como es de dominio público, se dedicaba a la banca de inversión, conocía bien el mundo de las finanzas, los subterfugios de la fiscalidad, los secretos de la economía creativa. Así es como se hizo multimillonario en muy poco tiempo. De ahí que el bueno de Daniel pudiese permitirse todos esos juguetitos tecnológicos que todavía hoy esconde en su sótano y con los que solía patrullar los cielos de Nueva York en los años setenta (Arquímedes, por ejemplo, esa especie de nave espacial con ojos de lechuza; o sus sofisticadas gafas de visión nocturna). "La guerra nuclear está en manos del Dr Manhattan", señaló ayer mismo en rueda de prensa, "si el mundo va a

salvarse o no, es algo que no depende en absoluto de los seres humanos. Nosotros, como es lógico, trabajamos con la hipótesis más optimista, pues la otra, simplemente, prescindiría de la vida tal como la conocemos. Y si la Tierra sobrevive a esta década, nuestra obligación es seguir trabajando por el futuro, por la seguridad en el mundo entero. En cuanto a los pormenores de la Operación Paraíso”, siguió informando Daniel Dreiberg, “no me preguntéis cómo puedo saberlo pero lo cierto es que tras esta guerra sin disparos que nos enfrenta desde hace tanto al poder soviético llegará otra más sutil, drásticamente mortífera, mucho más cruel y más sádica, creedme: la humanidad no ha conocido un terror comparable al que desataría ‘la guerra de las finanzas’. Por eso hemos decidido atacar primero. Estos seis paraísos que hemos *neutralizado* en las últimas horas constituían el germen del peor de los males, auténticos agujeros negros dispuestos a tragarse la dignidad de nuestra civilización convertida en dólares, traducida a billetes de cien, reducida a su mínima expresión. Comprendo que ahora les cueste entenderlo”, concluyó dirigiéndose a la prensa con los ojos entornados, “pero la economía del futuro está en juego, y eso es tanto como decir la vida de nuestros hijos, nuestra evitable condición de esclavos en el futuro”.

Por lo demás, el Gobierno también ha hecho público un comunicado en el que se detallaban los protocolos seguidos en la “Operación Paraíso”. El punto más importante, subrayado y en negrita, decía así: “No ha sido una guerra contra el hombre sino contra el país. No ha sido una guerra contra el país sino contra sus fechorías financieras”. Según parece, estos seis ataques fueron planeados hace más de un mes. Y hace aproximadamente veinte días los gobiernos de Andorra, Mónaco, Liechtenstein, Isla de Man, Islas Cook e Islas Caimán fueron puntualmente avisados: “Por motivos estratégicos su país va a ser reconceptualizado en aras de una nueva ordenación del mapa del mundo. Pongan en alerta a su población, tienen ustedes quince días para recoger sus cosas y salir del país. A cada uno de sus ciudadanos le será expedido pasaporte americano y se le concederá un crédito por dos millones de dólares para empezar de nuevo”. La idea era no matar a nadie. El plan del Búho Nocturno no pasaba por matar a

nadie. Todos en Andorra, en Liechtenstein, en Isla de Man, en Islas Cook y en Islas Caimán, incluso en Mónaco, tuvieron tiempo más que suficiente para embalar sus cosas y trasladarse cómoda y gratuitamente a un país vecino con sus posesiones materiales y sin menoscabo alguno de su integridad física. Había que destruir el país, eso sí, eso resultaba inevitable, arrasarlo hasta sus cimientos para evitar que a principios del siglo que viene colaborasen, como muchos de ellos ya habían hecho hace algunas décadas en los tiempos del Tercer Reich, con la mayor máquina de matar jamás conocida, aunque en este caso esa mortífera maquinaria fuese otra: la exención fiscal. Y así se ha hecho. La primera fase de la Operación Paraíso se daba oficialmente por concluida ayer a las 20:00 horas.

Según informan fuentes gubernamentales, estos seis ataques no han sido más que el principio. Los próximos objetivos a rendir, en no más de dos meses y a través de la segunda fase de la Operación Paraíso (que contará con un total de tres fases), afectará entre otras a los siguientes paraísos fiscales de hoy y del mañana, sus gobiernos ya han recibido el mensaje de aviso, la falta de transparencia de su yugo económico tiene los días contados, sus habitantes dispondrán incluso de más tiempo que los arriba citados para emprender una nueva vida. Son: Islas Marshall, Vanuatu, San Cristóbal y Nieves, San Vicente y las Granadinas, Santa Lucía, Gibraltar, Islas Vírgenes Británicas, San Marino y Tonga.

Seguiremos informando.

Opération Paradis : l'ennemi du futur

Robert Juan-Cantavella

L'Opération Paradis, menée ces derniers jours par l'armée de l'air, inaugure la guerre du futur et s'est achevée hier sur un succès éclatant. Il est encore trop tôt pour en faire ici une analyse exhaustive, mais le reportage qui suit dévoile toutes les informations disponibles à ce jour.

Comme nos lecteurs le savent, c'est Daniel Dreibernberg qui est à l'origine de ce nouveau plan militaire, l'Opération Paradis, une stratégie à long terme, présentant de nouvelles finalités et ciblant de nouveaux ennemis. Personne ne sait exactement comment le sieur Dreibernberg (Le Hibou II) est parvenu à attirer l'attention du gouvernement, alors que cela fera bientôt dix ans que lui et les siens ont été chassés des rues et condamnés à retourner à la vie civile (même si de nombreuses voix s'élèvent pour dénoncer la fuite soudaine du Dr Manhattan. Qui l'eût cru il y a à peine quelques mois. Le surhomme existe, de plus, il est américain, s'est installé sur Mars et ne répond plus au téléphone.) Nixon n'a plus aucun as dans la manche, la guerre froide a commencé à s'enflammer. Le président sait que, sans la protection du Dr Manhattan, l'issue du conflit avec les Soviétiques ne dépend plus de lui. Mais de là à ce que le haut commandement décide de donner une opportunité au plan du Hibou... Pour contrer l'ennemi de toujours? Non, pour prendre de l'avance sur le prochain, un ennemi invisible, impitoyable et puissant, un ennemi qui ne s'est même pas encore déclaré : l'ennemi du futur.

Le plan de Daniel Dreibernberg met en place un nouvel échiquier géopolitique. Il n'est plus question ici de guerre nucléaire, mais d'une « guerre des finances », dont les effets ne commenceront à être visibles que dans une vingtaine d'années. Et c'est

la raison pour laquelle il est important d'être le premier à avancer ses pions, devancer les événements, prendre le mal à la racine. En finir avec l'ennemi tant qu'il est encore sans défense. Mais tout d'abord les faits, puisqu'ils sont les seuls à pouvoir nous aider à démêler les secrets de ce nouveau scénario à partir duquel vont se développer les stratégies politiques et militaires des prochaines décennies. La guerre ultime vient de commencer. Les faits sont simples : au cours des dernières heures, l'armée de l'air a rayé de la carte six minuscules portions de la planète Terre. Certaines d'entre elles n'étaient même pas des pays. Des bombardements ciblés quoique massifs. Une guerre préventive à caractère chirurgical contre les ennemis de demain.

Procédons par ordre.

Virtus unita fortior

Vous avez pu voir sur vos écrans de télévision des enveloppes scellées, des branle-bas de combat, des avions de guerre, des centaines de bombardiers décollant de chacune des bases militaires les plus proches des différents objectifs, du sang et du feu à nouveau, du sang et du feu comme il y a quelques décennies.

Et pourtant il ne s'agissait pas des Soviétiques. Ni d'une guerre nucléaire.

Virtus unita Fortior... C'est la devise d'Andorre, "la vertu unie est plus forte".

Il se pourrait bien que le destin ne soit, cette fois-ci, ni facétieux, ni trompeur, qu'il ne nous joue pas, cette fois encore, l'un de ses tours ironiques. Aujourd'hui, Andorre n'existe plus, et cette disparition, il faut l'admettre, a eu lieu selon sa devise : de manière unie. Trois jours et quatre nuits de bombardements ininterrompus, des milliers de

tonnes d'explosifs, sans la moindre trêve. À l'heure actuelle, de cette petite enclave privilégiée de la frontière franco-espagnole, il ne reste que cendres et braises. 468 km² effacés de la face de la Terre. C'était précisément l'idée, le propos, de l'Opération Paradis : la stratégie de la terre brûlée. Heureusement, pour autant que l'on puisse juger les événements à partir des données dont nous disposons, les pertes humaines ont été minimales. En effet, tous les Andorrans, nous verrons plus tard comment et pourquoi, ont disposé du temps et des moyens nécessaires d'en sortir indemnes. Si de leur pays, il ne reste rien, eux, en revanche, sont presque tous en vie. Désormais, il leur faudra apprendre à vivre avec, gravés dans le cœur, leur devise, les couleurs de leur drapeau, le souvenir de leur foyer, le mythe du pays perdu.

Monaco, pour sa part, a su habilement esquiver la terreur de la seconde guerre mondiale en jouant les délicieux amphitryons. Pas cette fois-ci. Il existe à Monaco un garçon doué pour le ski, sport qu'il pratique assidûment ; il a été le premier à abandonner son palais. Le pays tout entier ne fait pas 2 km². Aujourd'hui totalement calcinés, rasés par quelques dizaines de bombardiers en à peine 24 heures.. Il ne reste rien de la tache auparavant incrustée dans le Sud Est de la France. À l'heure qu'il est, Monaco n'existe plus. Tout comme Andorre. Et comme le Liechtenstein, qui, lui non plus n'avait pas souffert de problèmes majeurs dans les années 1940. Car le Liechtenstein a également été bombardé. Ni la Suisse, ni l'Autriche n'auront plus à se préoccuper de ce lieu agréable mais sournois, enclavé entre les deux pays, ce petit, tout petit stigmaté truffé de billets de 100 dollars qui occupait à peine 160 km² et qui n'est à présent plus que feu et cendres.

La même chose est arrivée à l'île de Man. Vous êtes tranquillement en train d'arroser les plantes de votre jardin, quand soudain le ciel s'obscurcit se couvrant d'avions de combat, vous entendez une première explosion, vous ne savez pas si elle est proche ou lointaine, la deuxième à lieu plus près, sans aucun doute, la troisième, la quatrième, la cinquième, puis mille explosions, et vous ressentez une impulsion qui vous soulève et vous brûle, vous brûlez, mais cela ne semble pas vous préoccuper, vous flottez, tout est blanc, vous disparaissiez. 572 km² de moins entre le Royaume-Uni et l'Irlande. La couronne britannique vient de

perdre sa dépendance préférée, en plein milieu de la mer d'Irlande. 572 km² de néant et de feu. Même chose pour les îles Cook, dans le Pacifique Sud, entre Hawaï et la Nouvelle-Zélande. Quinze îles, 240 km², transformées, elles aussi, en un décor apocalyptique, qui mettra de nombreuses décennies avant d'héberger à nouveau une quelconque vie financière.

Et pour finir, Grand Caïman, Petit Caïman et Caïman Brac, toutes les trois sont tombées sous le feu des bombes. Si vous les cherchez, vous ne trouverez plus ces merveilleux récifs où vous faisiez de la plongée, il ne reste rien des îles Caïman, de Seven Mile Beach, du château St James à Bodden Town, de Stingray City. 260 km² de moins au sud de Cuba. Une autre tache blanche sur le planisphère du futur.

La vertu unie est plus forte. La vertu est de couleur blanche.

La surface totale éliminée couvre environ 1700 km². Pour le moment, nous n'avons aucune donnée sur le nombre de tonnes de bombes qui ont été nécessaires, nous tenterons d'obtenir l'information pour nos prochaines éditions. Six attaques aériennes massives, simultanées et 1700 km² rayés de la carte en quelques jours. Peu de chose finalement. 1700 km² c'est plus ou moins la zone métropolitaine de Londres. Un chiffre plus qu'acceptable selon des sources gouvernementales. Sur le plan stratégique, l'opération est un succès.

Détails de l'Opération Paradis

En quoi consiste l'Opération Paradis ? Comment le Hibou en est-il arrivé à dessiner ce nouveau scénario international ? Pourquoi a-t-on bombardé précisément ces six enclaves réparties sur différents points de la planète ? Et, plus important, quel a été le coût en vies humaines de cette attaque simultanée qui a pulvérisé six régions apparemment sans lien entre elles en à peine 96 heures.

Pour répondre à ces questions, il faut se plonger dans la biographie de notre héros masqué. Il est de notoriété publique que son père, M. Dreiberg, travaillait pour une banque d'investissement, connaissait bien le monde de la finance, les subterfuges de la fiscalité, les secrets de l'économie créative. C'est ainsi qu'il est devenu multi-millionnaire en quelques courtes années. Et c'est grâce à

cela que le bon Daniel peut se permettre de posséder les petits jouets technologiques qu'il cache aujourd'hui encore dans sa cave, et avec lesquels il patrouillait dans le ciel de New York dans les années 1970 (Archimède, par exemple, cette espèce de navette spatiale aux yeux de chouette, ou encore ces lunettes de vision nocturne si sophistiquées) « La guerre nucléaire est entre les mains du Dr Manhattan » a-t-il signalé hier au cours d'une conférence de presse, « le salut du monde, ne dépend plus en aucun cas des êtres humains. Aussi, en toute logique, nous travaillons en considérant l'hypothèse la plus optimiste, sachant que l'autre la plus pessimiste en finira avec la vie telle que nous la connaissons. Si la Terre survit à cette décennie, notre obligation est de continuer à travailler pour le futur, pour la sécurité du monde. S'agissant des détails de l'Opération Paradis continue Daniel Dreiberg, une chose est sûre, une fois achevée cette guerre sans coup de feu qui nous confronte au pouvoir soviétique depuis tant d'années, viendra une autre guerre, plus subtile, terriblement meurtrière, bien plus cruelle et perverse, croyez-moi : l'humanité n'a pas encore connu une horreur semblable à celle que déchaînerait "la guerre des finances". C'est pour cela que nous avons décidé d'attaquer les premiers. Les six paradis que nous avons neutralisés au cours des dernières heures constituaient le germe du pire des maux, de véritables trous noirs, prêts à avaler la dignité de notre civilisation, à la convertir en dollars, la traduire en billets de 100, la réduire à sa plus simple expression. Je comprends qu'il vous soit encore difficile de le saisir conclut-il en s'adressant à la presse, les yeux mi-clos, mais l'économie du futur est en jeu, c'est à dire la vie de nos enfants, notre évitable condition de futurs esclaves. »

Pour le reste, le gouvernement a également rendu public un communiqué qui détaille les protocoles suivis par l'Opération Paradis. Le point le plus important, souligné et en gras, affirme : « Ce n'est pas une guerre contre l'homme mais contre le pays, plus précisément contre ses méfaits financiers. » Ces six attaques ont, semble-t-il, été planifiées il y a plus d'un mois. Et cela fait environ vingt jours que les gouvernements d'Andorre, Monaco, du Liechtenstein, de l'île de Man, des îles Cook et des îles Caïman ont été avertis : « Pour des motifs stratégiques, votre pays sera reconfiguré au nom d'un nouvel ordonnancement de la carte

du monde. Alerte votre population, vous avez quinze jours pour prendre vos affaires et quitter le pays. Chacun de vos citoyens se verra envoyer un passeport américain et octroyer un prêt de 2 millions de dollars pour recommencer sa vie à zéro. » L'idée était de ne tuer personne. Tous, en Andorre, au Liechtenstein, sur l'île de Man, les îles Cook, les îles Caïman et même à Monaco ont eu largement le temps d'emballer leurs affaires et de déménager confortablement et gratuitement dans un pays voisin en emportant leurs biens et sans subir de dommage physique. Il fallait détruire ces pays, c'était inévitable, les raser jusqu'aux fondations pour éviter qu'au début du siècle prochain ils collaborent, comme nombre d'entre eux l'ont fait à l'époque du troisième Reich, avec la plus grande machine à tuer jamais connue, bien que dans le cas présent, cette machinerie mortelle soit bien différente : j'ai nommé l'exemption fiscale. Il en a été fait ainsi. La première phase de l'Opération Paradis s'est officiellement terminée hier à 20 heures.

D'après des sources gouvernementales, ces six attaques ne constituent que le début de l'opération. Les prochains objectifs à soumettre dans moins de deux mois et à travers la deuxième phase de l'Opération Paradis (qui en comptera trois au total), toucheront les paradis fiscaux d'aujourd'hui et de demain. Leurs gouvernements ont déjà reçu un message d'avertissement : le manque de transparence de leur économie voit ses jours comptés, leurs habitants disposeront de plus de temps encore que ceux des pays cités plus haut pour entamer une nouvelle vie. Il s'agit : des îles Marshall, de Vanuatu, de San Cristóbal y Nieves, Saint Vincent et les Grenadines, Sainte-Lucie, Gibraltar, les îles Vierges Britanniques, San-Marin et le Tonga. Nous ne manquerons pas de vous tenir informés.

Dr Maïak vs Dr Manhattan

Interview exclusive du physicien et dissident russe Evgueni Yourlov

Jacques Barbéri

Le physicien russe Evgueni Yourlov, qui vient de se voir accorder l'asile politique, livre en exclusivité à Nova Express d'étonnantes révélations sur Tcheliabinsk 69, un centre de recherche secret situé dans le voisinage du lac Karatchaï où, depuis une vingtaine d'années, les meilleurs chercheurs soviétiques en physique des particules essaient de créer un super-héros capable de rivaliser avec le Dr Manhattan.

New York Times : Question préliminaire... Pourquoi cette interview? Pourquoi ne pas avoir informé directement les chercheurs américains ou le département d'État?

Evgueni Yourlov : Par mesure de précaution. Je n'aime pas trop les journalistes et leur recherche éperdue de sensationnel. Mais une fois l'information publiée, le ver est dans le fruit. Et m'éliminer ne suffirait plus pour étouffer l'affaire.

NYT : Vous éliminer, professeur Yourlov? Vous y allez un peu fort, non?

E. Y. : Je ne pense pas. Vraiment pas, vu l'ampleur du... problème.

NYT : Bien, alors parlons-en... Vous êtes chercheur en physique des particules et votre domaine de prédilection est le champ intrinsèque... Vous pouvez nous expliquer en quelques mots de quoi il s'agit?

E. Y. : Je vais essayer d'être bref... Les atomes baignent dans plusieurs champs énergétiques comme le champ gravitationnel ou le champ électromagnétique. Le champ intrinsèque est l'un de ces champs énergétiques. On peut le décrire comme une sorte de membrane contenant une énergie vibratoire. Une expérience sur le champ intrinsèque est à l'origine de votre Dr Manhattan.

Toute expérience est reproductible. L'expérience qu'a subi malgré lui Jon Osterman l'est donc forcément...

NYT : On dit pourtant que le Dr Manhattan est le fruit du hasard...

E. Y. : Il n'est pas plus le fruit du hasard que de l'intervention divine. C'est en tout cas ce que nous nous sommes dit en 1972, après votre victoire au Vietnam, en lançant un projet baptisé « Homme Terminal ». Son objectif : créer l'équivalent soviétique du Dr Manhattan. Les conditions expérimentales mises au point par le professeur Glass à la fin des années cinquante n'ont pas été très difficiles à réaliser, mais...

NYT : ... Il fallait trouver des volontaires, c'est bien ça? À moins que vous n'ayez été chercher des cobayes dans les prisons ou les asiles psychiatriques?

E. Y. : Ridicule. Si l'un des « tests » venait à réussir, qu'obtiendrait-on alors? Un super-héros psychotique ou, dans le meilleur des cas, opposé au régime? Impensable! De toute manière, c'était inutile. Des tas de gens, prêts à risquer leur vie dans l'espoir de devenir un super-héros, se sont bousculés au portillon. Nous n'avons eu que l'embarras du choix. Et le problème était là... Quel facteur spécifique ayant permis à Jonathan Osterman de pouvoir se reconstituer fallait-il chercher? Quel paramètre physiologique, génétique ou autre avait permis ce miracle? Impossible à dire.

NYT : Alors comment avez-vous procédé?

E. Y. : En faisant signer aux volontaires, aux « voyageurs » comme nous les avons rapidement baptisés, une décharge inattaquable rédigée par une batterie d'avocats. Et les désintégrations ont com-

mencé. Les unes après les autres, dispersant des flots d'atomes aux quatre coins de l'univers, sans l'ombre d'une recombinaison cellulaire, jusqu'au voyageur 77, le 11 septembre 1981.

NYT : *Il est revenu ?*

E. Y. : D'une certaine manière.

NYT : *C'est-à-dire ?*

E. Y. : Trois jours plus tard, une dizaine de steaks brunâtres, pardonnez-moi l'expression mais je n'ai pas de meilleure description sous la main, ont fait leur apparition dans un couloir du laboratoire. Les différents fragments se sont agglutinés pour constituer un visage de viande digne de Francis Bacon. Puis l'ensemble a explosé.

NYT : *C'est horrible !*

E. Y. : Peut-être, mais nous venions d'assister pour la première fois à une tentative de recombinaison. Et le voyageur 77 présentait une caractéristique très intéressante qui n'avait rien à voir avec son code génétique ou son bilan hormonal... C'était un champion d'échecs.

NYT : *J'ai un peu de mal à vous suivre...*

E. Y. : C'est pourtant simple... Nous pensions jusque là que le caractère spécifique qui avait permis au Dr Manhattan de recombinaison ses atomes était de nature génétique ou physiologique. Mais ce dernier test nous indiquait une toute autre piste : Jon Osterman avait en fait réussi à conserver une certaine forme de conscience du champ intrinsèque au moment de la désintégration. Une forme de conscience capable de reconstituer son corps atome après atome, cellule après cellule. Or, Jon Osterman était patient, précis, minutieux, maniaque et c'est cet « état d'esprit » qu'il nous fallait trouver. Nous avons alors cherché des voyageurs répondant à ces critères.

NYT : *Et que s'est-il passé ?*

E. Y. : Les résultats ont immédiatement dépassé nos espérances. Enfin... pour les scientifiques. Pour les voyageurs, c'était plus discutable.

NYT : *Que voulez-vous dire ?*

E. Y. : Eh bien... le premier voyageur, Ivan Ivanovski, a réapparue quinze jours après sa désintégration sous une forme, disons, un peu rustique : une

pelote de nerfs et de vaisseaux entremêlés, qui rebondissait sur le sol comme une énorme balle de tennis en laissant des plaques fumantes semblables à du bitume fraîchement étalé. Il a rapidement disparu. Lorsqu'il est revenu une semaine plus tard, il avait doublé de volume. Les nerfs et les vaisseaux étaient maintenant enroulés autour d'un châssis osseux et leurs extrémités giflaient l'air telles les tentacules d'un animal des abysses échoué sur la grève. Il n'a plus subi aucune nouvelle transformation et n'est plus reparti. Sa recombinaison était, si l'on peut dire, achevée.

NYT : *C'est horrible !*

E. Y. : À qui le dites-vous ? Les chercheurs ont essayé de communiquer avec lui sans succès. À l'heure actuelle, on ne sait toujours pas ce que cette... ce... voyageur ressent, ou ce qu'il est capable de faire.

NYT : *Suite à quoi le projet a été suspendu ?*

E. Y. : Absolument pas. Un autre voyageur, Vladimir Petrov, a été désintégré dans la foulée du premier.

NYT : *Et...*

E. Y. : Les résultats ont été fantastiques.

NYT : *Pour qui ?*

E. Y. : Je vois que vous commencez à comprendre le principe. Au bout d'un mois, Vladimir Petrov avait reconstitué un système nerveux et un système circulatoire acceptables.

NYT : *Que voulez-vous dire par là ?*

E. Y. : Quasiment complet.

NYT : *Mais...*

E. Y. : Oui... Il y a effectivement un *mais*. Ivan Petrov s'en est tenu là. Pas de squelette pour soutenir l'ensemble et pas de peau pour contenir le tout. Inutile de vous dire que ça fait un peu désordre. Nous avons tout de même réussi à établir un contact télépathique. Mais Ivan Petrov ne répétait qu'une phrase. En boucle.

NYT : *Une phrase ?*

E. Y. : Oui. Une seule : « Désintégrez-moi, je vous en prie ! »

(long silence)

NYT : Si tout ce que vous venez de dire est vrai, ce dont vous me permettez tout de même de douter, je comprends que vous ayez décidé d'abandonner l'expérience et de quitter l'Union soviétique...

E. Y. : Non. Je crois que vous n'avez rien compris. Un scientifique ne doit pas se laisser dominer par des sentiments de bas étage comme le dégoût, la répulsion, ou même la compassion. Il faut plus que quelques bouts de viande pour le mettre en émoi.

NYT : Mais alors pourquoi...

E. Y. : À Tcheliabinsk 69 les expériences de désintégration continuent et je me fous de savoir combien d'hommes vont encore être transformés en chair à saucisse. Mais l'expérience va bientôt réussir. Le profil idéal va finir par être trouvé. C'est inévitable... Et ça, c'est réellement catastrophique...

NYT : C'est pourtant ce que vous vouliez obtenir depuis le début!

E. Y. : Oui, mais pendant toutes ces années nous n'avions pas compris la chose la plus importante : Jonathan Osterman n'a jamais voulu devenir un super-héros. C'est arrivé par accident. Jon Osterman était un homme normal – ou tout du moins dans la norme. Sans défaut notoire et, surtout, sans ego démesuré. Là, nous faisons appel à des gens prêts à mourir dans l'espoir secret de devenir le Dr Maïak, le pendant soviétique du Dr Manhattan. Et tout le problème est là. Ils ne seront jamais l'équivalent du Dr Manhattan. Ils ne le seront jamais car ils ont rêvé, désiré, voulu le pouvoir, tous les pouvoirs, et lorsqu'ils les auront, lorsqu'ils pourront mettre la Terre à feu et à sang d'un simple claquement de doigts, que se passera-t-il?

(long silence)

NYT : Ce que vous venez de dire fait froid dans le dos mais... avez-vous déjà pensé à la couleur?

E. Y. : Je ne vous suis pas très bien...

NYT : Eh bien, si le Dr Maïak pouvait émettre une lueur rouge, ce serait parfait, non?

E. Y. : нет комментариев (no comments).

Mikhaïl Gorbatchev est peut-être mort

Oliver Rohe

Depuis quatre jours maintenant, la rédaction de notre journal ne cesse de recevoir de la part de ses correspondants derrière le rideau de fer des rumeurs sérieuses selon lesquelles l'actuel premier secrétaire du parti communiste de l'Union soviétique, Mikhaïl Gorbatchev – l'homme que les Américains ont appris à identifier grâce à sa sympathique tache de vin sur le haut du crâne – aurait été victime d'un complot interne, d'une révolution de palais dans le plus pur style soviétique visant à le destituer (Mikhaïl Gorbatchev fut désigné premier secrétaire du Parti le 11 mars de cette année, en remplacement de Iouri Andropov, décédé le 9 février 1984, *NDLR*). Certaines de ces rumeurs, en provenance quant à elles de nos sources proches du Conseil de sécurité nationale présidé par l'ancien secrétaire d'État Henry Kissinger, affirment que M. Gorbatchev aurait succombé aujourd'hui à un empoisonnement au polonium après avoir été emmené (de force ou leurré, la rumeur n'est pas précise) il y a deux jours dans une datcha présidentielle au bord de la mer Caspienne par une unité spéciale du KGB en charge, ou supposée l'être, de sa protection. Si nous ne sommes pas encore en mesure de confirmer ou d'infirmer ces rumeurs pour le moins persistantes, ce que chacun peut comprendre vu la nature opaque et totalitaire du régime communiste, il semble effectivement plus que probable que M. Gorbatchev ait été l'objet d'une mise à l'écart ou même d'une liquidation physique orchestrée par la ligne dure du parti communiste, nostalgique de l'ère Léonid Brejnev et principalement soucieuse du prestige et de la suprématie militaires de l'Union soviétique. Cette frange très discrète mais toujours extrêmement puissante du régime, qui compte dans ses rangs des membres éminents du Politburo et du Soviet suprême, des généraux et des officiers haut

gradés du KGB, n'aura donc pu que refuser les politiques de « Glasnost » (transparence, *NDLR*), de « Perestroïka » (restructuration, *NDLR*) et de désarmement unilatéral instiguées par l'homme à la tache de vin à peine quelques semaines après son accession au pouvoir.

L'administration Nixon se refuse officiellement pour l'instant à accorder une trop grande importance à ces rumeurs, soulignant par la voix du porte-parole de la Maison-Blanche, Jerry Bruckheimer, que « les États-Unis ne peuvent en aucun cas s'immiscer dans les affaires intérieures de l'URSS en commentant telle ou telle information encore non confirmée ». Officieusement et en coulisses, ces informations sont prises très au sérieux, car le basculement craint de l'URSS dans le camp des conservateurs purs et durs modifierait de fond en comble la nature actuelle des relations Est-Ouest et contraindrait les États-Unis à revoir leur propre politique étrangère et militaire. Selon un conseiller spécial de la Maison-Blanche, qui s'est confié à notre correspondant sur place, il semblerait que le président Nixon et son équipe d'experts stratégiques planchent d'ores et déjà sur les scénarios – « très inquiétants pour la sécurité du monde libre », toujours selon ce conseiller anonyme – de l'après-Gorbatchev. Quel que soit le nom du prochain secrétaire général de l'URSS, il y a fort à parier qu'il ne sera « que le visage officiel d'un pouvoir oligarchique désormais recroquevillé sur lui-même et obsédé par le déclassement économique et surtout militaire de l'Union ». En d'autres termes, nous dit le conseiller de Nixon, « il faut s'attendre, si cette nouvelle est confirmée, à une reprise décuplée de la course aux armements et à une augmentation prochaine du budget militaire des deux pays ». En attendant ces scénarios futurs, cette information relativement confi-

dentielle agite déjà les milieux étudiants radicaux de certaines universités de la côte Est et Ouest du pays, comme sur le campus de l'université de Berkeley, où certains étudiants interviewés par notre correspondant à San Francisco se sont empressés de voir dans ce changement probable de direction en URSS une « opération qui arrange l'administration fasciste du président Nixon », voire carrément « la main de la CIA, qui ne voulait pas d'un homme ouvert à la tête d'une nouvelle Russie ». Une paranoïa gauchiste et surtout anti-américaine dont les États-Unis pourraient se passer à un moment historique qui s'annonce aussi déterminant que dangereux pour l'avenir de notre nation.

Dr Manhattan, un ange bleu ?

Maud Assila

La lettre d'adieu de l'homme bleu tout juste publiée semble étrangement résumer les trois dernières décennies dans l'histoire de l'humanité. Peut-être pouvons-nous aussi espérer y lire notre avenir ?

Discrédit sur un super-héros

Où le Dr Manhattan s'est-il donc réfugié suite aux révélations de nos confrères du *Nova Express*? Vendredi soir, en effet, l'émission « Question/réponse », en direct et en public, a tourné au pugilat pour l'invité : dès les premières minutes de l'interview, le docteur a été sommé de répondre aux accusations du journaliste Doug Roth, selon lequel des cas inquiétants de cancer se seraient déclarés dans son entourage immédiat. On sait que le Dr Manhattan a survécu, il y a plus de 25 ans, à une explosion nucléaire lors d'une expérience en laboratoire. Depuis, il est porteur d'une charge radioactive (qui explique sa couleur bleu-azur si impressionnante), charge qu'il affirmait maîtriser parfaitement et qu'il a choisi de mettre au service de l'Occident. Il utilise ainsi son super-pouvoir pour garantir le maintien des démocraties et éviter le développement du fléau communiste à travers le monde. Mais en quelques minutes, ces terribles accusations de contamination involontaire ont sérieusement écorné l'image de celui que l'on considérait depuis sa première apparition, en mars 1960, comme le plus admirable et le plus puissant des super-héros : suspicion de propagation radioactive, donc, et maintenant désertion. Avec la publication du témoignage de son ancienne compagne, Janey Slater, sans doute elle-même motivée par une logique de vengeance, si ce n'est par l'appât du gain, on avait déjà appris quelques semaines avant l'émission que l'ancien

Dr Osterman était capable de quelque fourberie dans le domaine amoureux. Mais aujourd'hui, il semblerait que notre héros ait choisi d'abandonner la planète entière...

Depuis son départ, nous n'avons plus aucune nouvelle du docteur. Seule une lettre, suivie d'un court message spécifiquement adressé à son ancienne petite amie Laurie Juspecky – qui n'est autre que la fille de l'ancienne super-héroïne Sally Jupiter –, ont été retrouvés. Nous les avons reproduits dans leur intégralité en première page de notre journal. C'est donc après quelques jours de confusion et de silence que le gouvernement a finalement accepté de rendre ces écrits publics. Si les instances officielles espèrent ainsi trouver des témoins et récolter des indices supplémentaires sur les intentions de l'homme bleu, notre journal a décidé de publier ce document exceptionnel dans le but de poursuivre sa mission d'information. Essayons à présent de comprendre l'état d'esprit du Dr Manhattan au moment de sa fuite : sans doute en apprendrons-nous davantage sur ce héros si charismatique et mystérieux qui nous a accompagnés si longtemps.

La longue suite d'énoncés, à vrai dire un peu décousue, est la dernière trace qu'il nous reste du Dr Manhattan. Elle apparaît d'autant plus précieuse que ce dernier a toujours été peu enclin à communiquer, à l'oral comme à l'écrit. Voici donc, par la force des choses, un support d'analyse riche de sens.

À l'heure où le passé semble rattraper ce personnage jusque-là insaisissable, celui-ci exprime une grande insensibilité à l'égard de notre espèce et de l'avenir du monde. Cette négation du bienfait de tout sentiment d'empathie contredit avec virulence le fonctionnement humain, fondé sur un subtil mé-

lange de raison et d'émotion lorsqu'il s'agit d'évoquer des faits qui nous touchent. Seuls les derniers paragraphes, adressés à son amie Laurie, pour qui il avait quitté Janey Slater, laissent percer une discrète sensibilité. Mais l'intéressée elle-même est en droit de douter de ces démonstrations un peu frioleuses et expédiées en quelques mots... Le docteur l'avoue de lui-même : il n'a pas hésité à quitter la Terre (*Alors je n'ai pas longtemps réfléchi/Je n'ai pas retourné mes pensées dans ma tête lourde de contradictions,/Mais j'ai vu l'illusion, soudain, tomber à mes pieds.*)

Cette défection, alors même que nous sommes au seuil d'une guerre mondiale, révèle une indifférence désastreuse envers notre espèce. Visible-ment, l'homme bleu ne connaît ni états d'âme, ni cas de conscience... Mais tel n'est pas l'unique enseignement de la lettre. Aussi improbable que cela puisse paraître, notre enquête nous a amenés à constater que cette missive regorge d'échos avec de nombreux discours, dont les auteurs, aussi divers soient-ils, montrent ainsi qu'ils ont vu leur destin transformé de près ou de loin par l'apparition de l'homme bleu ; d'un texte à l'autre, en effet, les expressions se répètent étrangement. Comment de telles coïncidences sont-elles possibles ? Le docteur, en rassemblant dans sa lettre autant de formules réchauffées, se moque-t-il de nous ? Quand on prend conscience des multiples résonances de la lettre de vendredi dernier avec des discours plus anciens, on ne peut s'empêcher de penser que cet être plus puissant que nous nous a trompés, à un moment ou un autre. Peut-être même depuis son apparition.

Cependant, une information d'une telle gravité demande des preuves. En voici quelques-unes.

Force de persuasion ou manipulation ?

Remontons quelques années en arrière. Voici un court article issu du mensuel *The USA Investigator* et publié dans le numéro d'octobre 1979, quelques mois après le célèbre discours du « bonheur » (*the Happiness Speech*), au cours duquel Jimmy Carter, notre président alors en charge, s'adressait au peuple américain pour le féliciter de la tournure positive que prenait notre *american way of life*, au point, disait-il alors, d'atteindre la dimension de « modèle absolu aux yeux de tous les pays libres ou qui aspirent à le devenir ». Dans ce contexte

de fierté nationale, on se souvient peut-être que l'article du *USA Investigator* fit grand bruit dans toute l'opinion publique. Il retentit en effet comme un coup d'arrêt à l'optimisme, en réalité fragile, de l'époque. Contre l'idée reçue, d'une allégresse capitaliste, celui-ci affirmait qu'un tournant civilisationnel désastreux était en cours. Or, personne ne perçut à quel point un tel changement et sa prise de conscience même étaient en fait influencés, voire impulsés, par l'homme bleu. Voici pour preuve une mise en regard de certains passages de l'article qui, rappelons-le, date de novembre 1979, avec des extraits de la lettre du docteur, repris ici entre parenthèses par souci de clarté. Il s'agit là d'un simple relevé des passages significatifs :

Quelle folie a donc touché les hommes modernes ? (Quelle folie m'a donc touché/l'espace d'un souffle dans le cycle universel ?) Une même attitude étrange se retrouve partout, et plus encore ces derniers temps. (Depuis que je suis Homme Bleu,/Partout en moi/et plus encore ces derniers temps/se lèvent les chants de la justice.)

En effet, en nous demandant quel est l'état d'esprit de l'ensemble de la population en ces temps d'angoisse, partout nous nous sommes heurtés au même silence obstiné (le seul règne est celui de l'obstiné silence).

Le climat inquiétant d'aujourd'hui amène chacun à cacher ses intentions et les solutions qu'il a pu trouver pour faire face à un éventuel durcissement du conflit entre les blocs de l'Ouest et de l'Est.

Doit-on pour autant penser que la dégradation de la situation mondiale laisse chacun indifférent ? Oui... et non.

Les citoyens en effet refusent de s'exprimer sur leurs inquiétudes probables, répondent d'un simple revers de la main (Qu'ils balaient d'un revers de la main leurs pulsions destructrices) lorsqu'ils sont interrogés. Mais plus que de neutralité ou d'attentisme, il apparaît que c'est d'une véritable méfiance envers l'autre qu'il s'agit désormais.

À en croire les chiffres, tout est clair : (Oui ce soir, tout est clair) les hommes et les femmes continuent

à faire bonne figure. Mais à côté de ce constat, il apparaît que la demande d'iode, de sucre, d'eau et de farine dans les magasins a augmenté de près de 75% en quelques mois seulement. Et malheureusement, si les gens parlent et rient, c'est qu'ils semblent passés maîtres dans l'art du mensonge. (La faune un jour ancien levée, celle qui parle, rit et transmet l'art du mensonge/à sa progéniture)

Aujourd'hui et pour chaque Américain, réussir sa vie professionnelle est la priorité, l'unique : (Renouer le contact avec le Grand Tout est devenu ma priorité/l'unique) l'esprit d'entreprise prédomine, et la volonté de réussir sert à la fois de guide, de règle et d'objectif.

Il n'y a pas de menace d'écroulement économique, assurément, mais peut-être le vrai danger réside-t-il là où on ne l'attendrait pas. (Il n'y a pas de véritable menace nucléaire. Car toujours le vrai danger se terrera là où vous ne l'attendez pas.)

Selon nous, un grain de sable subsiste bien dans le rouage économique; (Ma matière nucléaire n'a aucune raison d'aider davantage un grain dans le Rouage) ce grain, c'est le moral de la population, dont la baisse serait à prendre comme une menace sérieuse pour la bonne santé de notre démocratie.

Partout on entasse les vivres de première nécessité, dans l'espoir de pouvoir, dans la pire des éventualités, s'enfuir et survivre quelques semaines sur un sol pur de toute radioactivité (sur un sol pur/de toute respiration).

Aujourd'hui, le silence est devenu si assourdissant que nous souhaiterions pouvoir nous réveiller enfin de ce qui ressemble pour nous à un véritable cauchemar. (Ce soir, le bruit est devenu si assourdissant/et je souffre tant que je m'imagine implorant, déchiré d'agonie/comme autrefois./Non, pas question./Alors je me suis réveillé de ce cauchemar.)

Notre mission est fondée sur les valeurs de partage et de respect mutuel. Aussi, nous tenons à affirmer haut et fort qu'il n'y a aucune condamnation à être seul, (avant ma perte/qui fut ma chance et ma condamnation/à être seul) quelle que soit la gravité de la situation.

Lorsqu'on confronte les deux textes, de styles pourtant très différents, on ne peut s'empêcher d'être frappé par le caractère répétitif, tant sur le fond que la forme. Tout se passe comme si le Dr Manhattan avait pris l'article pour modèle de sa lettre d'adieu. Pourtant, l'hypothèse du plagiat reste peu crédible, vu les conditions de rédaction de la lettre et la très faible probabilité que l'homme bleu ait connu l'article. Enfin, on ne voit pas vraiment quel intérêt aurait eu le célèbre docteur à utiliser la technique littéraire du cut-up pour rédiger son message.

Ne pourrait-on penser plutôt que s'est effectuée, au fil des années, une sorte de mise en commun des deux modes de pensée (à savoir l'humain et le « surhumain »)? Notre société occidentale aurait-elle donc été marquée par l'apparition de l'Homme bleu au point d'en assimiler les accents et d'en adopter le ton? De son côté, le Dr Manhattan absorbe-t-il notre pensée? Si c'est le cas, l'a-t-il fait consciemment? Ou bien – et l'idée apparaît plus déstabilisante encore –, tous ces mots étaient-ils écrits d'avance?

Notre interrogation ne fait que commencer, car, pour dire vrai, nous avons été abasourdis et presque terrifiés de découvrir combien d'articles de presse sont ainsi imprégnés de la pensée de l'homme bleu. Au cours de notre analyse, l'influence intellectuelle du super-héros s'est avérée prédominante dans l'ensemble de nos rédactions occidentales. Il appartient à chacun d'en faire le constat, en consultant les archives des journaux et revues. Nous incitons d'ailleurs tous nos collègues journalistes à prendre le relai de cette étude.

Une entreprise de soumission de l'esprit humain

Plus étonnante encore fut pour nous la découverte des tout premiers signes de l'influence du docteur sur la pensée et l'imaginaire humains. Parmi la kyrielle de textes qui nous a été donnée de lire et d'analyser, nous avons retrouvé un texte qui mérite toute notre attention. Il date de 1965 environ. Tout d'abord, et pour rappel, cette année-là, les armées américaine et française se battaient contre les Khmers rouges dans les méandres de la jungle vietnamienne. La violence du conflit a laissé bien des blessures dans les deux camps, mais également, et l'on sait avec quelle cruauté, auprès des populations vivant sur place, elles-mêmes alors

engluées dans une guerre civile. C'est dans cette guerre que le pouvoir militaire du Dr Manhattan a été utilisé pour la première fois par notre nation ; on sait qu'il s'est révélé incroyablement meurtrier. Depuis, les sectes animistes encore nombreuses ont inscrit la tragédie vécue par le peuple autochtone dans leurs incantations. Sans doute ont-elles tenté à leur manière d'exorciser les ravages de la chimie, en faisant de l'homme bleu, là-bas couramment nommé Agent Bleu à cause de la couleur caractéristique du nuage toxique qu'il diffusait, un démon menaçant dont il faut gagner les faveurs. Voici un relevé significatif des vers de ce chant animiste accompagné des échos de la lettre du docteur :

*Agent bleu, Puissance de Feu, épargne-nous.
Ton âme, nuage maléfique, a dissous notre gorge,
creusé notre langue en cratère sanguinolent, (je
tiens ma langue)
elle a brûlé nos poumons,
et tu as regardé nos tristes contusions sans la
moindre pitié. (vous / l'avez exploité exposé sous
toutes ses coutures et ses tristes contusions sans la
moindre pitié.)
[...] tu nous as soufflé ton haleine de mort
tu nous as donné ton souffle
comme un chacal assoiffé de sang aurait donné
ses derniers restes animaux à sa progéniture
(Voilà autant de pensées sombres et inutiles, / der-
niers restes animaux [...] l'art du mensonge / à sa
progéniture)*

*Nous ne craignons que Toi,
Toi, Azur plus grand que les cieux
Bouillon qui s'est abattu sur nos villages
qui a inondé nos rizières, fait de nos champs na-
guère insatiables des espaces de forêt (me voici
enfin, pluie acide qui salit les terres perdues, les
champs insatiables et les forêts lointaines)*

*Feu qui s'est élevé de toute part jusqu'à nous
étouffer
Nous fumes misérables, ignorants (et le feu s'élève-
ra de toute part/sans vous laisser souffler/Non,
misérables, ignorants)*

*Être infini, (Je suis la peau, je suis le vent, l'Être
infini qui ne croit qu'au passage), nous voyons au
loin ta furie écumante, (je suis en furie)*

*et nous prions, nous,
comme fourmis dans nos terriers infâmes (vous
n'êtes que fourmis/occupées à creuser/votre trou
noir minuscule/votre abri anti, dans l'humus in-
fâme)
nous te prions encore
assis sur nos genoux arrachés de leur peau
Sois notre peau, sois notre gouffre, ô nuage qui
jamais ne s'arrête
Entends notre rôle finissant
Puisses-tu, Notre Ange Bleu bien aimé,
désormais nous épargner. (Les hommes, dont je ne
suis plus, / ne m'auront rien épargné)*

Encore une fois, les termes résonnent d'un discours à l'autre. Il y a comme une petite musique familière, une parenté qui se prolonge au-delà même des passages les plus explicites relevés ici. Une question se pose plus que jamais : par quel tour de passe-passe sordide la froideur inaltérable du Dr Manhattan a-t-elle pu rejoindre les chants, quant à eux désespérés, résignés et si pathétiques de peuples primitifs, ravagés par la guerre ? Il est ici encore impossible de savoir si le docteur connaissait l'existence de telles prières. Mais de manière plus probable, l'« Ange bleu » aura marqué les esprits autant que les chairs et ainsi littéralement subjugué le peuple vietnamien, au point d'en altérer la culture, les mentalités, les valeurs et les sentiments les plus profonds.

C'est ainsi que par un retournement absolument hallucinant, notre ennemi d'hier s'est mis à éprouver une vénération emplie de crainte et de superstition pour le souffle destructeur qu'incarne là-bas le Dr Manhattan. Depuis lors, et comme l'affirme Milton Glass dans *Dr Manhattan* : *super-pouvoirs et super-puissances*, le monde entier sait que « le surhomme existe, il est américain ».

Quand la bienveillance tourne à l'ironie tragique

Cet entrelac d'autant plus dérangent qu'il est dépourvu d'explication rationnelle, se poursuit jusqu'à ces jours derniers. Certes, les temps ont changé : la disparition du Dr Manhattan a provoqué des réactions violentes de la part de nos concitoyens, et les marches de protestation se sont multipliées dans l'ensemble de nos démocraties. Exit par conséquent l'indifférence, tout comme l'inquiétude dissimulée et la résignation. Dans ce

contexte nouveau, en revanche, le silence des officiels en dit long sur la crainte au plus haut niveau de prendre le moindre risque diplomatique et ainsi de réduire en poussière tout espoir de revoir un personnage de première importance. C'est sans doute pour éviter d'envenimer la situation que les membres de nos classes dirigeantes ont fait preuve de prudence. Seul le gouverneur de l'Illinois, Barry Lexton, a pris le risque d'une confrontation avec le docteur, en lui adressant mardi dernier une lettre par l'intermédiaire des medias. C'est en partie pour saluer le courage du gouverneur que nous avons choisi de diffuser à notre tour sa missive. Or, une fois de plus, nous vous invitons à en lire l'intégralité puis à comparer certaines expressions avec les seuls écrits de l'homme bleu. Voici ici le relevé des ressemblances :

Quelle folie a touché les journalistes du Nova Express? Quel orgueil aussi, de croire ainsi qu'ils pouvaient impunément vous traîner dans la boue! (Quelle folie! Et quel orgueil/de croire que je pouvais aimer)

Oui, entre la noblesse d'une enquête bien menée et la calomnie, il y a un pas que l'on ne peut laisser franchir sans réaction. (ma juste place,/entre la noblesse et les déchets, sachez-le, qui sont nombreux). Alors même que vous faites tout pour garder la confiance du brave citoyen, que vous prenez une apparence aussi adaptée que possible, au point, je le sais, d'adoucir votre couleur pour les besoins de la télévision... (Mais, parmi vous,/je tiens ma langue/pour ne pas effrayer celle qui m'aime/ j'adoucis ma couleur pour le brave citoyen)

Cependant, sans vouloir vous faire offense un seul instant, on comprend rapidement quelle illusion vous berce (Alors je n'ai pas longtemps réfléchi/Je n'ai pas retourné mes pensées dans ma tête lourde de contradictions,/Mais j'ai vu l'illusion, soudain, tomber à mes pieds)

Mon rôle est aussi de vous rappeler que vous avez ici, sur Terre, le droit d'utiliser les divers champs de la justice, tels la plainte et le droit de réponse (se lèvent les chants de la justice, tels la plainte et la salve/En moi partout).

Le nom que l'on vous prête suffit à en témoigner : vous êtes homme, même d'azur (homme, même d'azur?)

À côté d'un tel enjeu, il apparaît à quel point votre fission malheureuse a été exploitée ce vendredi à des fins basement politiciennes (je perçois comment mon énergie/ depuis ma fission malheureuse/ fut détournée à des fins dérisoires).

En guise de réparation, j'ai fait la demande ce matin auprès de la Chambre des Honorants (je fais part de mon souhait auprès du gouvernement) de vous voir décoré de la médaille de l'Excellent Patriote, distinction qui, je l'espère, diminuera un peu l'amertume qui doit vous ronger aujourd'hui (j'espère que cette dernière volonté t'ôtera avec le temps/ un peu de l'amertume qui doit te ronger aujourd'hui).

Dr Manhattan, vous n'êtes pas seul (ma chance et ma condamnation/à être seul).

Mais c'est très certainement cette grandeur d'esprit qui vous permettra de comprendre les motivations de ceux qui, à tort, ont cherché à diminuer votre prestige : la peur, ce sentiment animal, est mauvaise conseillère... (l'émotion amoureuse est souvent mauvaise conseillère [...] J'ai peur pour toi, mon amour,/Mais je me suis promis que si un jour, ce sentiment détestable, la crainte, cette pulsion animale, seuil de la couardise, venait à m'advenir/je devrais tout quitter)

L'homme est un être plein d'orgueil. Dans certaines circonstances, il n'hésite pas à se montrer injustement méfiant, vaniteux et arrogant (des structures aussi vaniteuses, ingrates et arrogantes/perverses comme instinct).

Mais si ce jour heureux venait à ne jamais arriver, personne ne vous en voudra. Comment le pourrions-nous? Ce seraient autant de pensées sombres et inutiles (Sans exception, je suis en furie, je regrette et J'ai honte./Voilà autant de pensées sombres et inutiles)

Oui, Dr Osterman, ensemble, tout est encore possible. (Le temps est pour moi, tout est encore possible.)

Votre absence nous met face à notre destin et à le mérite de révéler notre inconscience criminelle (Continuer à l'aider par, quoi, humanité!, ferait/de moi une conscience criminelle).

L'ennemi russe veut éliminer nos frères. Il veut se débarrasser des braves d'Occident, tous ceux qui partagent le même sang, les mêmes cellules, mais aussi les mêmes désirs et les mêmes espoirs que le peuple américain (Je ne veux plus éliminer vos frères, le même sang, les mêmes atomes et des familles entières).

Ici encore, les échos confirment l'hypothèse qu'une forme de réflexivité s'est développée au fil des ans; le plagiat paraît improbable, dans la mesure où la lettre du Dr Manhattan est encore inédite. Et quand bien même son contenu aurait filtré, on peut se demander quel aurait été l'intérêt d'un plagiat. Le gouverneur, au contraire, aurait pris le risque de provoquer la colère du super-héros. Une nouvelle fois, la présence de similitudes d'un texte à l'autre n'est explicable que par une sorte d'impression des esprits, un partage inconscient des visions et des modes de pensée.

Et maintenant... que faire ?

Nous avons choisi pour toute notre démonstration trois exemples seulement. Mais ils sont assez éloignés dans le temps et l'espace pour montrer la force manipulatrice qui a su agir sur ce que le philosophe français Michel de Montaigne nommait au XVI^e siècle notre « humaine condition ». Depuis son apparition, l'homme bleu a contaminé non seulement ceux qui le côtoyaient, mais aussi, si l'on peut dire, tous les cerveaux disponibles. Nous nous sommes fait prendre à son contact rassurant. Il est ainsi parvenu à s'approprier les formes les plus variées de la pensée humaine pour y marquer sa pâte et la modifier à jamais. Jusqu'où le poison s'est-il diffusé? Il faudrait pour le savoir faire une lecture critique des textes, discours et mêmes œuvres littéraires datant du dernier quart de siècle... entreprise titanesque, s'il en est. Mais s'il le désire, chacun peut se contenter de tendre l'oreille et prêter attention à ce petit grésillement désormais si caractéristique, à la musique « azur », afin qu'à terme, les consciences de tous les citoyens s'éveillent pleinement.

Car une fois admise cette extraordinaire influence du Dr Manhattan dans notre manière d'appréhender et d'évoquer le monde moderne, devons-nous vraiment nous offusquer? Pensons, par exemple, que lorsqu'en 1937 on a vu naître un chef-d'œuvre comme *La Fée électricité*, le peintre Raoul Dufy ne faisait rien d'autre alors que traduire la fascination qu'exerçait une découverte encore récente sur son public. De façon plus anecdotique, certains tours de langage contemporains, comme « être cablé » ou « chauffer le fusible », montrent comment les progrès techniques modulent chaque jour notre subjectivité. Or, à bien y réfléchir, l'homme nucléaire est-il autre chose qu'un progrès technique?

Là se trouve toute la difficulté : lorsqu'il s'agit d'évoquer un événement historique ou d'étudier un fait sociologique, le jugement moral devient difficile, voire déplacé. Ainsi, on serait de mauvaise foi si l'on niait que la présence du Dr Manhattan a eu un effet positif immédiat pour notre nation, en figeant nos anciens ennemis vietnamiens dans la crainte respectueuse et dans un sentiment d'humilité de bon aloi; elle a également contribué à remettre en selle notre économie, en redonnant à nos concitoyens, après les traumatismes de la guerre, l'envie de se battre encore, d'entreprendre, sans considérer la compétitivité et l'individualisme, marmelles du libéralisme du début des années 1980, comme des gros mots.

Mais d'un autre côté, peut-on se réjouir d'avoir réduit tout un peuple à la peur et à la superstition? Sommes-nous finalement sortis grandis de nos choix de politiques intérieure et extérieure? Il paraît difficile de trancher. Enfin, désormais que l'homme bleu a disparu de notre horizon, quelle voie devons-nous choisir? Il nous semble alors raisonnable de nous appuyer sur notre connaissance pour mieux maîtriser notre destin. Nous n'avons pas incisé, analysé sous toutes les coutures un message, simplement pour arriver à la triste conclusion que nous sommes les jouets impuissants d'un demi-dieu amoral. Au contraire, nous croyons que savoir de quoi est fait l'homme moderne nous permettra de décider de notre avenir. Nous voici au pied du mur; nous devons réagir de façon adéquate à la menace d'un nouveau conflit armé. Le genre humain est peut-être même en train de vivre ses dernières heures. La catastrophe, nous en sommes certains, peut encore être évitée, et le

poison qui semble avoir pénétré nos esprits, devenir l'antidote.

Car de toute évidence, c'est une fois de plus dans la lettre d'adieu du Dr Manhattan que se trouve la réponse à toutes nos interrogations.

« ... qu'ils accèdent par la puissance de la raison [...] à une forme nouvelle »

Continuons notre raisonnement. Si cet être surnaturel a bien déterminé nos mentalités depuis son apparition, si les mots qu'il emploie contiennent notre passé récent et notre présent, on est en droit de croire que le futur de l'humanité s'y dissimule également. Il ne tient qu'à nous de décrypter l'avenir, puisqu'il est là, dans ces lignes. En partant, l'homme bleu nous a laissé les moyens de vaincre le camp du mal et de l'aliénation. Oui, nous l'affirmons, cette lettre contient sa part de prophétie. Bien sûr, d'aucuns ne manqueront pas de protester : n'est-il pas insensé, en ces temps de trouble et d'interrogation, de faire croire que l'avenir de l'humanité se trouve en substance dans des paroles confuses, griffonnées par un imposteur ? Si, bien sûr, le pari est fou. Mais en toute franchise, quelles autres options avons-nous ? Pouvons-nous encore nous permettre d'hésiter ? Il ne s'agit pas de jouer les devins, mais plutôt de lire avec des yeux nouveaux la lettre testament du docteur. Et si son absence nous a tous abattus, elle ne nous laissera pas apathiques. Non, pas question...

Alors restons encore un peu attentifs aux conseils proférés par l'homme bleu. La dernière partie de la lettre semble nous inviter à prendre conscience de nos devoirs en tant que « citoyens du monde » et insiste sur le lien de fraternité qui unit tous les hommes malgré leurs différences. La vraie conquête de la Liberté passerait donc par un certain apaisement entre les nations.

Mais le docteur dit également que « c'est déjà trop tard ». La suite du texte laisse entendre que les populations seront à l'origine d'une catastrophe non pas nucléaire, mais écologique, et qu'elles devront se protéger des changements de climat (« les saisons à votre contact deviendront insensées »).

Si le Dr Manhattan dit vrai, nous ne pourrons échapper à une épreuve, qui devrait nous prendre « bientôt » par surprise et provoquer de nombreuses morts. Mais on apprend tout aussitôt

que l'humanité sera capable de renaître de ses cendres et de se relever, par le seul usage de sa raison. Devons-nous comprendre que la planète entière sera devenue inhabitable ? Le tableau dressé a de quoi inquiéter : chaleur insoutenable, tempêtes, ouragans, incendies... tous les fléaux de la Terre sont évoqués, comme dans un tableau du Jugement Dernier. Serons-nous donc condamnés à vivre en sous-sol (« qu'ils aillent au fond du gouffre, dans les cachettes les plus reculées »), ou peut-être même migrer sur une autre planète (« là où le seul règne est celui du silence obstiné ») ? Toutes ces expressions pourraient aussi bien être interprétées comme des visions concrètes de notre avenir que comme des métaphores de notre solitude.

Certes, les dernières lignes ne sont pas rassurantes. Mais le plus étonnant est qu'elles relèguent explicitement la menace atomique au second rang. Est-ce à dire que le conflit entre les blocs n'engendrera pas de morts dans les prochaines semaines, ou bien, juste un peu moins que les bouleversements climatiques annoncés ? Nous n'avons évidemment pas la réponse. Reste ce que nous avons appris plus haut, à savoir que notre liberté passe par l'union des forces et de l'intelligence de tous, toutes préférences politiques et religieuses confondues, afin d'anticiper la plus grave des catastrophes. Sa nature nous est encore inconnue, mais elle est annoncée en toutes lettres par un être supérieur, que plus personne ne peut accuser d'être partisan. C'est pourquoi, dans le contexte dramatique actuel, nous devons tout faire pour changer le cours des choses. Forts de notre savoir, ne devons-nous pas tenter dès aujourd'hui de renouer le dialogue avec les nations ennemies ? L'urgence véritable n'est-elle pas de signer un accord de non-agression mutuelle ? De mettre en place à l'échelle internationale des structures scientifiques de vigilance environnementale ? Sous la pression du peuple, les gouvernements pourraient diminuer le budget de l'armement et de la défense en faveur de la recherche spatiale. À terme, enfin, pourquoi ne pas lancer un projet de recherche de modes de vie alternatifs sur Terre, voire hors-sphère ?

Nous restons conscients que dans les circonstances actuelles, il sera dur de convaincre. Mais les indices laissés par le Dr Manhattan sur la catastrophe qui nous attend, s'ils semblent obscurs,

méritent pourtant toute notre attention. Il est temps de prendre nos destins en main et de freiner le conflit en marche. Nous avons mieux à proposer qu'une guerre mondiale. Maintenant que la lettre du Dr Manhattan, son poids de désenchantement, son âpreté et sa colère, sont connus de tous, nous ne pourrions pas dire que nous ne pouvions rien faire.

Les raisons d'un espoir

À l'annonce de la disparition de notre dernier super-héros, chacun de nous s'est légitimement senti trahi. Après tant d'années passées sous sa protection, nous voici livrés à nous-mêmes, affolés par l'escalade soudaine et inévitable des tensions entre les puissances des deux blocs. Comment l'homme bleu a-t-il pu ainsi nous abandonner? Tant de textes, de discours, d'articles et de récits viennent témoigner de notre histoire commune! Le gouverneur ne se trompe pas lorsqu'il considère le Dr Manhattan comme un membre de notre famille... Aujourd'hui, il serait tentant de considérer que ce personnage s'est joué de nous. S'il peut prédire l'avenir, pourquoi n'a-t-il jamais rien fait pour éviter les malheurs? Il nous a observés nous déchirer et s'est contenté d'intervenir quand nous le lui demandions, sans jamais user de son véritable pouvoir, cette sagesse que nous ne lui connaissions pas, pour éviter les conflits. Cette distance lui a permis d'asseoir sa puissance, de nous manipuler et sans doute de s'amuser de notre bêtise. Pendant ce siècle marqué par les tragédies, le Dr Manhattan se sera nourri de nos larmes et de notre sang, comme un vampire, insensible et solitaire. Mais ses derniers mots expliquent aussi fort justement son dégoût face à une espèce condamnée à la répétition des mêmes erreurs. À nous de montrer, à nous-mêmes et peut-être à l'univers qui nous regarde, moqueur, que nous sommes désormais capables d'anticiper les catastrophes qui nous guettent. Le Dr Manhattan, dans un dernier élan de générosité, nous invite à prendre à présent le relai. À le prendre enfin, serions-nous tentés de dire. Sa parole reste riche d'enseignements et – chose surprenante –, elle continue à la fois de nous mettre en garde et de nous rassurer. À la lecture de cet adieu si triste, presque poétique et visionnaire, de ce condensé des décennies mouvementées où l'on a vu se matérialiser l'union contre-

nature de l'homme et de la puissance nucléaire, beaucoup de choses sur nous-mêmes sont soudain apparues au grand jour.

À bien des égards, par sa froideur, son amoralité et sa puissance démesurée, l'homme bleu a précipité notre perte. Cependant, nous comprenons à nos dépens que sans sa présence et son influence discrètes, nous sommes perdus. Peut-être saurons-nous à présent écouter son message.

Eloy Fernández Porta

Los melómanos y los habituales de la discoteca recordarán sin duda el año 1985 como el momento en que los sonidos disidentes y contraculturales tomaron al asalto las listas de éxitos y se introdujeron en cada local y en cada casa. Un vistazo a la lista de las 100 canciones más escuchadas en la radiofórmula norteamericana nos muestra a las claras la temperatura del descontento creativo y el estado de opinión de un amplísimo sector de los artistas bajo la Administración Nixon. No en vano uno de los más influyentes comentaristas de la MTV señaló hace pocos días que “parece como si las emisoras radiofónicas de largo alcance se hubieran convertido en radios de universidad”. Si la década pasada terminó con el vídeo matando a la estrella de la radio, el ecuador de la década presente nos trae el Olimpo del pop convertido en un pogo violento en la sala CBGB.

Uno de las primeras llamadas de atención sobre este nuevo fenómeno llegó de la mano de una vieja conocida de la escena *hardcore punk* neoyorquina, Tina Turner, que a principios de la primavera introdujo una aguda nota disonante en los *Top Charts* con su celebrada crítica social “We Don’t Need Another Hero”. Un puñetazo en el rostro del votante republicano, el tema en cuestión aborda muy de frente el problema del pseudoheroísmo vigilante representado por justicieros enmascarados como Rorschach. Contra el criterio de la prensa oficial, siempre comprensiva en su retrato de los vigilantes -siempre comedida en sus informaciones y siempre tibia en sus reprobaciones-, Turner hace suyas las ideas difundidas por medios alternativos como el *Nova Express* y lanza una carga de profundidad contra la militarización de la vida pública, a la vez que rinde un sentido homenaje a los participantes en la Revuelta Antivigilante de Los Angeles en los versos “out of the

ruins / out of the wreckage” y, en un giro muy propio de la canción-protesta, toma partido ante la inminente votación del Senado de la Enmienda 46, que se propone restaurar la inmunidad legal para los agentes secretos del gobierno (“can’t make the same mistake this time”).

Si Turner se ha ocupado del sector de la vida pública que tiene más visibilidad social, en cambio la denuncia de las políticas nixonianas en relación con las minorías ha correspondido a un grupo de culto bien conocido por su activismo en los círculos *underground*: Wham! Las célebres palabras del Presidente Nixon “esta gente que hay en la bohemia de San Francisco son lo más marica que he visto en mi vida” y su colorario, “nunca le daría la mano a alguien de San Francisco”, tuvieron pronta y contundente respuesta en la canción “Careless Whisper”, en la que este combativo dúo de *techno-pop* anarcogay ha plasmado de manera contundente la estigmatización de la comunidad *queer* (“I feel so unsure as I take your hand”) y la culpabilización de las subjetividades no heteronormativas (“guilty feet have go no rythm”), que obliga a no pocas personas, incluyendo notorias figuras públicas, a vivir una doble vida simulando tener una identidad sexual que no es la suya (“though it’s easy to pretend”). La canción debe ser también interpretada como una parte de la estrategia de *outing ético forzado* propia del colectivo Wham!, que en otros temas han presentado una lista de miembros relevantes del partido republicano que siguen en el armario. En segunda instancia, la letra de este celbrado *anti-hit* apunta también al conflicto de las masculinidades que tiene lugar en el contexto del fenómeno vigilante, y que viene a enfatizar las actitudes homofóbicas, habitualmente representadas como un signo de corrupción de las costumbres,

como ha podido verse recientemente en el Caso *Moloch*, aún sin resolver.

El giro *ultrapunk* del mainstream contemporáneo ha traído al primer plano de la atención pública el trabajo de las bandas de rock radical de izquierda, y muy en particular de los Bad Brains, que han creado el *jingle* más rupturista de estas Navidades con su tan celebrada "Why The Fuck Should They Care It's Christmas?" El texto de la canción, agudo y efectivo como es habitual en la producción de este combo afroamericano, parodia con acierto otro tema, casi desconocido, de una oscura banda local del rock feligrés llamada Band Aid, y que puede ser descrito como una apología de la cristianización corporativa de las antiguas colonias africanas. No corren buenos tiempos para el gospel, amigos. Aunque no han faltado las voces que comparan esta situación con la que se dio en los años cuarenta cuando, en palabras del Senador McCarthy, de infausto recuerdo, Hollywood estaba "en manos de comunistas y antiamericanos", lo cierto es que a día de hoy la gran zanja abierta entre el *establishment* político y el *mainstream* cultural no deja de crecer; la disensión artística rinde grandes beneficios y el sentimiento de ira se extiende porque, como señala otro de los top 10 hits de la actualidad, "you can't fight this feeling".

Un an de musique, un an de colère

Eloy Fernández Porta

Les mélomanes et les habitués des discothèques se souviendront sans aucun doute de l'année 1985 comme de celle qui a vu les sons dissidents et contre-culturels prendre d'assaut les hits parades et s'introduire partout, dans tous les foyers. Un rapide coup d'œil à la liste des 100 chansons les plus écoutées à la radio nord-américaine nous montre clairement le degré de mécontentement des créateurs et l'état de l'opinion au sein d'une très large partie des artistes sous l'administration Nixon. Ce n'est pas sans raison si l'un des commentateurs les plus influents chez MTV a signalé il y a peu que « les émissions radiophoniques grand public sembleraient s'être transformées en radios universitaires. » Si la décennie passée s'est terminée avec « la vidéo tuant la star de la radio », l'équateur de la présente décennie nous apporte l'Olympe du pop plébiscitée par de violents pogos au club CBGB de New York.

L'une des premières à avoir attiré l'attention sur ce nouveau phénomène est une vieille connaissance de la scène punk hardcore new-yorkaise, Tina Turner, qui au début du printemps a introduit une note acide et dissonante dans les Charts, avec sa désormais célèbre critique sociale : « We Don't Need Another Hero ». Un véritable coup de poing dans la figure de l'électeur républicain. La chanson en question aborde très frontalement le problème du pseudo héroïsme autodéfensif incarné par des justiciers masqués comme Rorschach. Contre les critères de la presse officielle, toujours bienveillante dans ses portraits des gardiens, toujours réservée dans ses informations et trop mesurée dans ses réprobations, Turner fait siennes les idées diffusées par les médias alternatifs comme le *Nova Express* et lance une charge de forte intensité contre la militarisation de la vie publique, en même temps qu'elle rend un hommage appuyé

aux participants de la révolte anti-gardiens de Los Angeles dans les vers « Out of the ruins/out of the wreckage ». Dans une tournure très propre à la *protest-song*, elle prend parti contre le vote imminent au Sénat de l'amendement 46, qui propose de restaurer l'immunité pour les agents secrets du gouvernement : « can't make the same mistake this time ».

Si Turner s'est occupée du secteur de la vie publique ayant le plus de visibilité sociale, en revanche, la dénonciation des politiques nixonniennes à l'égard des minorités est revenue à un groupe culte bien connu dans les cercles *underground* pour son activisme : Wham! Les célèbres paroles du président Nixon « ces gens que l'on rencontre à Bohemian Grove, à San Francisco, sont les pires pédés que j'ai vu de ma vie », et son corollaire « jamais je ne serrerais la main à un habitant de San Francisco », on trouve une réponse percutante et rapide avec la chanson « Careless Whispers », dans laquelle ce combatif duo techno-pop anarchogay a exprimé de façon saisissante la stigmatisation de la communauté queer (« I feel so unsure as I take your hand ») et la culpabilisation des subjectivités non hétéronormatives (« guilty feet have got no rhythm ») qui obligent de nombreuses personnes, dont des figures publiques, à vivre une double vie, simulant une identité sexuelle qui n'est pas la leur (« though it's easy to pretend ») La chanson doit également être vue comme faisant partie de la stratégie d'outing forcé, propre au collectif Wham!, qui dans d'autres chansons a dévoilé une liste de membres connus du parti républicain encore dans le placard. À un deuxième niveau de lecture, les paroles de cet anti-hit plébiscité par le public pointent également le conflit des masculinités qui s'opère dans le contexte du phénomène Gardiens, amplifiant les attitudes homophobes,

l'homosexualité étant vue habituellement – une corruption des mœurs, comme on a pu le voir récemment dans le Cas Moloch, toujours non résolu. Le tournant *ultrapunk* du *mainstream* contemporain a porté au premier plan de l'attention publique le travail des groupes de rock de gauche radicaux. Et tout particulièrement les Bad Brains qui ont créé le *jingle* le plus en rupture de ces fêtes de Noël, avec leur très populaire « Why the Fuck Should They Care It's Christmas? » Le texte de la chanson, mordant et efficace, parodie avec habileté une autre chanson, pratiquement inconnue, d'un obscur groupe local de rock paroissien appelé Band Aid, et qui peut être décrit comme incarnant une apologie de la christianisation corporatiste des anciennes colonies africaines. Sale temps pour le gospel mes amis. Bien que les voix n'aient pas manqué pour comparer cette situation à celle des années 1940, époque durant laquelle, d'après les mots du sénateur McCarthy, de sinistre mémoire, Hollywood était « entre les mains des communistes et des anti-américains », la vérité est que, aujourd'hui, la fossé entre l'*establishment* politique et le *mainstream* culturel ne cesse de s'élargir, la dissidence artistique fait des bénéfices et le sentiment de colère s'étend parce que, comme le dit si bien un autre des hits du top 10, « You Can't Fight this Feeling ».

Philip K. Dick est vivant!

Ariel Kyrou

La Congrégation des anti-héros, qui revendique 5 millions de membres, affirme que c'est bien Philip K. Dick, présumé mort le 2 mars 1982, qui annonce l'imminence d'une apocalypse sur New York dans la vidéo que la secte a diffusée il y a deux jours. L'écrivain de science-fiction serait-il vivant? Interview avec une représentante de la Congrégation.

Elle s'appelle Donna. Elle a les cheveux noirs et les yeux de glace. Reconnaisable à son badge « Substance mort » et sa robe grise rapiécée de partout, elle est la toute dernière « Moins que rien de rien » de la Congrégation des anti-héros, ce titre faisant d'elle la porte-parole provisoire de ce groupe violent à l'influence grandissante. C'est elle qui est apparue par surprise à l'écran des télévisions des États-Unis, il y a deux jours à 20 heures, lorsque son gang de citoyens de seconde zone a réussi à pirater un satellite pour faire passer à tous son étrange message. Nous l'avons rencontrée au 3^e étage d'un immeuble décrépit d'une impasse, à quelques pas de la 39^e rue, dans un cagibi poisseux, du genre à faire passer les deux poubelles à son entrée pour des chefs-d'œuvre d'art contemporain. Un homme en pyjama à rayures bariolé style costume de clown, aussi crade qu'anxieux, nous accueille d'abord dans un bar à trois cents mètres du lieu de rendez-vous. Il se présente à nous sous le nom de Joe Chip¹, simple « Moins que rien » de la Congrégation des anti héros, et nous demande de rester immobiles pendant deux minutes, le temps d'un examen via ses pupilles terriblement dilatées. « J'ai un petit don, nous dit-il. J'arrive à repérer la présence ou non de certains super-pouvoirs chez les gens. On ne tient pas à ce que des super-zozos vendus au gouvernement de Nixon puissent nous infiltrer. » Ensuite, Chip

nous guide jusqu'au gourbi où nous attend Donna Haraway qui, à notre plus grande surprise, insiste pour que nous l'appelions par son prénom. L'entretien peut commencer...

New York Times : Vous prétendez que le grand barbu azimuthé qui annonce l'apocalypse pour ce mois d'octobre 1985 est Philip K. Dick, écrivain de science-fiction mort selon nos informations le 2 mars 1982, est-ce bien sérieux ?

Congrégation des anti-héros : Croyez-le ou non, c'est votre affaire. Il suffit de comparer le personnage de notre film avec quelques photos, extraits d'interviews pour la voix ou, mieux, vidéos de Philip K. Dick pour constater que c'est lui, ou alors son parfait sosie. Vous savez qu'il a été l'inspirateur majeur de notre congrégation, notre prophète ô combien minable de la grandeur inconsciente de l'infinie petitesse de toute chose et de tout être. C'est donc très naturellement qu'il nous a contactés il y a six mois. Il nous a expliqué qu'il résidait, en semi-vie, dans le Moratorium des Frères Bien-Aimés, et que la gravité de la situation l'avait incité à intervenir dans le débat public. C'est lui qui nous a guidés et nous a permis de pirater un satellite de télévision au nom de notre cause : contre ces super-héros qui continuent à sévir malgré la loi de 1977, et pour les anti-héros que nous sommes.

NYT : Pourquoi ne pouvons-nous pas le rencontrer ?

CAH : Depuis son espèce de semi-vie, il ne veut pas. Mais je vous assure qu'il est bien plus qu'un fantôme, qu'un « ghost in the shell »... Et n'insistez surtout pas pour le voir physiquement, sinon je vous vire de cette pièce. En revanche, je peux vous montrer d'autres enregistrements récents de lui, plus longs que le film que vous avez vu...

NYT : Certes, mais vous comprendrez dès lors nos légers doutes. Nous avons par ailleurs du mal à comprendre pourquoi et comment un écrivain de science-fiction comme Philip K. Dick a pu devenir le dieu de votre congrégation...

CAH : Nous n'avons pas de dieu, avec ou même sans majuscule. Nous sommes des cancre, des miséreux, des paumés, et nos personnages références le sont aussi. Dick a juste été le plus important de nos éclaireurs dans cette direction crapeuteuse, spirituelle dans tous les sens du terme. Car les anti-héros de l'écrivain viennent de la rue, voire de la fange. Ils sont l'expression littéraire du *Merzbau* de Kurt Schwitters : une sculpture aléatoire et éternellement grimpante aux mille grottes remplies de déchets des uns et des autres, de la serviette sale à l'épingle à cheveux, du mégot de cigarette à la dent de peigne cassée. Les zonards de Philip K. Dick tout comme les œuvres du néo-dadaïste sont lavées, par leur crasse et leur origine paria, de tout *a priori*, de toute attirance vers les pouvoirs politiques ou économiques, les institutions bourgeoises ou les administrations sociales ou artistiques. Et c'est parce qu'ils sont nettoyés de cette prétention au statut, au grade ou à la gloire qu'ils peuvent, par mégarde, effleurer l'universel. Les anti-héros de Dick se situent donc à l'exact opposé de ces infâmes justiciers masqués qui, au nom du Bien, assassinent nos enfants et s'apprêtent à déclencher l'apocalypse.

NYT : Mais pourquoi en voulez-vous autant aux justiciers masqués ?

CAH : Le Dr Manhattan est un monstre froid, capable de téléporter un gamin sur Mars et de le tuer comme si de rien n'était au nom de la science. Cette abomination d'un bleu tout nucléaire est la caricature de ce personnage complexe et torturé qu'était le Surfeur d'argent. Le Comédien n'est qu'un malfrat fasciste, tout comme Captain America d'ailleurs. Quant à celui qu'on nomme Ozymandias, ce n'est qu'un spéculateur, un capitaliste de la pire espèce sous ses airs de seigneur charitable. Ces machines gonflées d'orgueil, car ces êtres n'ont plus rien d'humain, sont pires que les bandits qu'ils prétendent pourchasser. Et je ne vous parle même pas des flics qu'ils mettaient au chômage ! Ce qu'il leur manque, à ces super-héros, c'est l'empathie.

NYT : C'est sur ce point, là encore, que vous retrouvez Philip K. Dick ?

CAH : Oui, car il faut être un moins que rien pour éprouver de l'empathie, capacité improbable à se mettre réellement dans la peau de l'autre, à glisser son ego dans la carcasse existentielle de l'être radicalement différent, là en face de moi. Dans une société gouvernée par l'indifférence du téléspectateur, cette empathie-là semble chaque jour plus difficile à incarner. Car l'empathie, vécue de l'intérieur, n'est pas la bonne conscience, ce pis-aller qu'on jette aux fauves du métro et des rues pour ne plus avoir à y penser. L'acte de bonté se vit en l'instant, résultat imprévisible d'une vie d'homme quelconque, c'est-à-dire singulier, sans statut ni vernis. Il est ce moment où l'on ressent la relation avec l'autre. Or cette vérité-là est sans doute la seule que traque Philip K. Dick, ce contempteur malgré lui de toute certitude absolue. Cette qualité d'empathie, l'écrivain lui donne le nom de Caritas ou d'Agapé, en référence à saint-paul et à Leibniz. Il en assume certes le caractère intemporel, mais la fait vivre dans ce qui semble, au premier regard, le contraire d'un être humain : l'extraterrestre, ou pire, le robot, qui en deviennent eux aussi des anti-héros. C'est pour éprouver cette vérité-là que nous avons établi l'unique rituel de notre congrégation : à partir d'ordinateurs bricolés, nous avons conçu une « boîte à empathie » comme celle décrite par Dick dans *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques?*, roman à la source du film *Blade Runner*. Chaque membre de notre groupe est invité à se connecter via les deux poignées de la boîte à empathie pour vivre, dans sa peau, le calvaire de ce minable qu'est Wilbur Mercer, réincarnation alcoolique d'un autre zonard sidéral, ce barbu poussiéreux qu'on a appelé le Christ, dont je regrette juste qu'il ne soit pas resté un moins que rien.

NYT : Qu'est-ce que vous voulez dire ?

CAH : La réincarnation, c'est quand même un peu un truc de super-héros, non ?

Que masquent les masques ?

Julien Millanvoye

Dans le cadre de notre série d'entretiens consacrée à la perspective d'un conflit nucléaire, notre journaliste Hunter S. Thompson a rencontré à Sing Sing, pour nos lecteurs, le docteur Malcolm Long, psychiatre, expert en criminologie et auteur de nombreux ouvrages consacrés aux justiciers masqués.

C'est à neuf heures du matin que j'arrive à la facilité de Sing Sing. Pour les prisonniers, la journée a déjà commencé. Dans la cour, ils se livrent à la promenade. Les plus célèbres détenus sont invisibles, cependant. Toujours gardés en très haute sécurité. Les couloirs sont sordides, l'éclairage indigne. Enfin, j'arrive au bureau du Dr Long. Il ouvre la porte, sourit, me serre la main en me regardant droit dans les yeux, puis désigne la chaise devant son bureau. Étrangement, je me sens soudain en consultation. Mais ce n'est pas mon esprit que je suis venu analyser, pas plus que le monde, ce pays ou cette ville et ses habitants qui ne dorment jamais, mais les super-héros, les masques, les Watchmen, appelez-les comme vous voulez. Depuis le vote de la loi Keene, presque tous ont disparu de la circulation. Mais, à minuit moins cinq à l'horloge de l'apocalypse, ne serait-il pas temps d'abandonner ce décret ? Comment réagiraient-ils si, soudain, nous leur demandions de l'aide à nouveau ? Et peuvent-ils seulement nous sauver ? J'essaie de sonder le regard de mon interlocuteur. Il baisse les yeux. L'entretien commence.

New York Times : Docteur, en ces temps troublés, pouvons-nous compter sur les masques ?

Dr Long : Votre question exprime à la perfection la raison pour laquelle l'humanité en est arrivée à ce point de non-retour : cette façon que nous

avons de compter sur autrui pour dissiper nos propres doutes et angoisses. Or, en psychologie, que remarquons-nous ? Pendant les premières années de notre vie, lors desquelles se forme une part essentielle de notre réseau neuronal, de notre cerveau si vous préférez, et que nous apprenons à penser, à vivre et à aimer, que se dessinent les circuits qu'emprunteront dans notre vie les courants électriques qui permettent la réflexion, nous sommes en permanence encadrés de deux figures qui à tous sont essentielles : notre père et notre mère. Ceux qui n'en ont pas se trouvent toujours – absolument toujours – des figures de substitution, fussent-elles imaginaires. Puis nous devons affronter la vie seul, nous connaissons des échecs, des chagrins, des difficultés et des peurs. Notre premier réflexe ? Demander à papa de punir les méchants ou, c'est selon, nous réfugier dans les robes de notre mère. Et ainsi, toute notre vie, nous oscillerons entre désir de vengeance et besoin de réconfort. Mais ni l'un ni l'autre ne seront jamais rassasiés. Nous voulons un sauveur : que ce soit le Dr Manhattan ou Che Guevara, tout notre être aspire à retrouver en une figure extérieure la toute-puissance que nous avons investie dans nos figures parentales. Mais c'est une fiction, bien sûr. Un roman que nous nous racontons. L'important n'est pas qu'Œdipe ait couché avec sa mère, mais que son destin soit de se crever les yeux. Comme lui, pour nous masquer des sentiments enfantins devenus intolérables à l'homme adulte épris de morale, nous vivons avec des œillères, avec nos propres masques, intérieurs, nos récits de fiction et nos mythes personnels, qui nous séparent toujours d'autrui. Un travail psychanalytique consiste souvent à se rendre compte que nos parents ne sont pas tout-puissants, qu'ils ont fait, simplement, ce qui était en leur pouvoir ; un pouvoir qui en réalité

n'était pas plus grand que le vôtre aujourd'hui. En 1975 (date du vote de la loi Keene, NDLR), nous avons tenté de tuer le père. Ainsi que nous avons fait de Dieu, aurait dit le philosophe Friedrich Nietzsche. Et depuis, sous de nombreuses apparences, nous en réclavons la présence à cor et à cri.

NYT : Ils sont pourtant indubitablement différents de ce qu'on appelle les badauds et c'est cette différence qui m'intéresse : sont-ils fous ?

Dr L : « Je suis le plus fort ! – Non, c'est moi le plus fort ! » : telles sont les pensées qui semblent en réalité les guider. Super-vilains comme super-héros, ils ne peuvent faire autrement qu'entrer dans une escalade de puissance pour demeurer invaincus, invincibles. Et de notre côté nous éprouvons le sentiment d'être plus leurs juges que leurs protégés, au fond. Ils croient que nous sommes des victimes dans le besoin. Ils attendent en même temps que nous validions la moralité de leurs actions. L'instinct, voilà ce qui les guide et non leur libre-arbitre. C'est surtout vrai de Rorschach... Le seul à ne pas avoir obéi à la justice. Je crois que c'est là leur pulsion motrice, non la peur de la mort, ou le besoin de reconnaissance qui nous animent tous.

NYT : Le Comédien et le Dr Manhattan sont deux masques encore en activité, puisque travaillant exclusivement pour le gouvernement des États-Unis. Peut-être peut-on espérer qu'ils soient en ce moment même en train de saboter des installations nucléaires russes ?

Dr L : Oui, c'est même probable. Apparemment, les Russes ne se sentent pas pour autant en position de faiblesse.

NYT : Comment pouvons-nous comprendre le fonctionnement d'un individu masqué ?

Dr L : Mais... tout simplement en se regardant dans le miroir. Prenons l'exemple de Rorschach. Il vit dans un monde binaire. Il y a pour lui des criminels, qu'il faut châtier, et des honnêtes citoyens. Pas de nuance dans tout cela. Or, lorsqu'il se fabrique un masque, comment le choisit-il ? Ou, plus exactement : derrière son masque, que voit-il ? Derrière son masque, fatalement, Rorschach voit le monde, réellement je veux dire, en noir et blanc et, c'est là l'important, ce masque épouse sa

psyché, inévitablement, il la façonne. Mais cela ne fait pas de lui un individu unique : en quoi sommes-nous différents ? Les œillères que nous nous confectionnons, fonctionnent-elles différemment ? Il ne me semble pas. Nous poursuivons nos existences en fonction de nos désirs et de nos répulsions. Le tout filtré par nos souvenirs. Ils guident notre moi. Déterminent de nos perceptions ce que nous remarquons... ou pas.

NYT : Seuls deux masques, le Hibou II et Spectre Soyeux II, ont finalement cessé leurs activités. Ne devrions-nous pas en déduire, finalement, un échec de la loi Keene ?

Dr L : Comme toutes les décisions émanant d'un peuple confronté à un non-choix. Mais il ne fallait pas s'abstenir, pour autant.

NYT : Revenons au sujet : pouvons-nous compter sur les Watchmen pour nous prémunir du risque de conflit nucléaire ?

Dr L : C'est précisément le genre de risque dont seuls pourraient nous sortir la diplomatie, le dialogue, le désir de faire des concessions pour vivre en harmonie. Or, ils ne sont pas très doués en diplomatie... Y compris le Dr Manhattan, qui nous paraît si puissant. Il maîtrise toutes les forces de la nature sauf une, le langage. Car il est trop éloigné de nous pour savoir comment nous parler. C'est sans doute pour cela qu'il donne aussi peu d'interviews. D'ailleurs, nous le considérons plus comme un armement tactique que comme un être conscient. Mais à l'Est comme à l'Ouest, nous nous battons aussi farouchement que des enfants pour prouver la supériorité de notre système idéologique, de notre mode de vie. Je vais vous résumer la guerre froide en deux phrases : « Ta maman est une putain ! – Non, c'est la tienne qui est une putain ! »

NYT : Mais alors, que nous reste-t-il à faire, si ce n'est attendre les bombes ?

Dr L : De la pulsion de mort ou de celle de vie je ne sais laquelle l'emportera, ni sous quelle forme, hélas. Notre destin nous appartient, comme le rappelle l'incontournable Adrian Veidt. Les laboratoires de ce dernier ont inventé l'IRM (Imagerie à Résonance Magnétique NDLR), en 1980. C'est un outil fabuleux qui a prouvé par la science la plus dure l'existence de l'inconscient ; c'est-à-

dire les millions de processus cérébraux qui, à chaque instant, sont traités par notre cerveau profond sans parvenir jusqu'au cortex, siège de notre conscience. Ceux-ci sont simplement bien trop nombreux, contrôlant notre respiration et nos postures, influant nos réflexes, décidant de nos mimiques, gouvernant notre attention, et déterminent la façon dont nous réagissons à tout ce qui vient se confronter à nos désirs, c'est ainsi. Ce sont ces processus qui nous animent en réalité, qui donnent à notre insu un sens à nos existences. C'est autrefois ce qu'on appelait l'instinct. L'arrière-plan de votre esprit, en fait. Mon inconscient ne gît donc pas au fond de mon esprit, il est une somme de processus imperceptibles qui en revanche ne perçoivent rien du monde et ne peuvent que réagir au présent : il est notre présent. Jamais nous ne pourrions vivre autrement. En fait, ce qu'on appelle le Ça, tels nos gènes n'est que réaction face au monde et adaptation à ses contraintes. Je sais donc que ma réponse importe peu car, en fin de compte, chacun n'en fait qu'à sa tête, n'est-ce-pas ? Ce qui agit derrière l'esprit d'un masque, c'est son désir de toute-puissance, sa paranoïa, sa mégalomanie, sa folie. Il est donc probable qu'ils se sentent en capacité – pas tous, mais presque – de se dresser contre la course même de nos folies à nous. Mais nous les avons chassés : nous nous sommes ainsi directement attaqués à eux, et ce faisant nous avons dénié leur capacité d'empathie, d'humilité et de générosité, leur part d'humanité en fait, aussi je pense qu'ils auront à cœur de nous laisser nous débrouiller avec notre destin, avec les pseudo-justiciers non masqués qui nous gouvernent pourrait-on dire, les idéologies auxquelles nous adhérons. Et, dans le cas inverse, que feront-ils ? Ils continueront à se raconter leur propre mythe personnel dans lequel nous ne sommes que des seconds rôles : je crois qu'ils continueront à traquer les criminels au milieu des décombres que nous leur aurons laissés.

J'éteins le magnétophone. Je me masse les tempes. Le docteur me regarde avec bienveillance. Les Watchmen nous sauveront-ils ? Et n'est-ce pas plutôt à nous qu'il appartient, si l'on veut, de nous sauver ? Ne serait-ce pas plus raisonnable de compter là-dessus plutôt que sur la bonne volonté de Nixon et Khrouchtchev ? N'osant croire tous les propos du Dr Long, je repars agité de ces questions. Je

ne sais pas pour vous mais ces Minutemen, ces justiciers, ces gardiens, je m'en passe : de retour dans la rue je suis heureux qu'elle soit à nous, pas à ces schizos. Je me dirige vers le premier snack que j'aperçois. J'ai une sacrée faim, ça m'étonne. Sortir de prison, d'habitude, enfin quand on n'y a pas passé trente ans, ça vous coupe plutôt les envies, à part celle de se pendre. Moi en tout cas ça me fait ça, toujours. Les serveurs se pressent, les clients patientent. Rien ne change jamais à New York City. Cependant, ça pourrait tourner autrement très bientôt. Ici on mange en vitesse, l'heure tourne. L'avenir dépend de nous, pas de types en collants. Sing Sing est derrière moi et demain il y aura encore un matin.

No woman's land

Émilie Notéris

Hier, la mort du *wonder boy* Orson Welles s'imprimait en lettres capitales, corps gras à la une de la presse mondiale. Nous repensons plus que jamais à son adaptation radiodiffusée de *La Guerre des mondes* d'H.G. Wells du 30 octobre 1938 annonçant en direct le débarquement inamical d'extraterrestres. La supercherie de Welles avait engendré un véritable chaos dans New York, un « extraordinaire phénomène de schizophrénie collective » selon ses propres mots. Cet épisode prophétique semblait annoncer la présence aujourd'hui normalisée de Dr Manhattan étendant son rayon d'influence au niveau politique international. Les petits hommes verts ont été remplacés au pied levé par l'homme bleu. D'analogues appels à fuir l'apocalypse retentissent depuis quelques semaines mais il ne s'agit plus ici de canular, ni même d'un montage radiophonique audacieux de voix fantomatiques. L'engouement premier pour les exploits nucléaires de Dr Manhattan a cédé place à un déchaînement de haine et de suspicion. Il est tenu pour responsable de ce que certains journalistes ont appelé « les dix plaies de l'Amérique », menant inéluctablement à une troisième guerre mondiale. Pour beaucoup la solution est dans l'Exode !

Plutôt que d'envisager la fuite, de nombreux groupes associatifs, politiques, individus, ont préféré l'action et se sont exprimés avec véhémence à ce sujet. Parmi les actions récentes les plus intrigantes, nous noterons l'omniprésence au sein de l'espace public de la campagne d'affichage menée par les féministes du collectif WatchGirls – dont nous reproduisons ici quelques exemples. Le paysage new-yorkais qui s'est offert à la vue de chacun au réveil n'aurait pas été pour déplaire à Welles. Des affiches quadrillent le plan sols/murs/

plafonds de Manhattan depuis ce matin, preuve intangible d'une organisation millimétrée à l'image du nombre probable plus que conséquent de militantes masquées derrière cette forêt d'encre et de papier. Drapeaux américains remplacés par des banderoles claquant au rythme des vents ascendants sur la façade du New York Stock Exchange, de l'American Museum of Natural History, du WTC et du Met ; stickers *king size* et tags fluorescents au sol et sur les parcmètres, réverbères, cages d'escaliers, rampes, murs... Marqueterie de papier jonchant les allées de Central Park, rondes-bosses et statues recouvertes d'une seconde peau... Fontaines caviardées d'encre diluée et de messages détremés. Plus étonnant encore : les interventions réalisées sur les statues d'*Alice au pays des merveilles*, de Mother Goose, de la Sophie Irene Loeb Fountain et d'Hans Christian Anderson and the Ugly Duckling qui ont elles aussi subi quelques modifications... Andersen a muté en Dr Manhattan, le bronze s'est couvert d'un bleu électrique à slip noir, tatouage d'atome d'hydrogène frontal intégré, et les pages du livre qu'il tient entre ses mains métalliques sont caparaçonnées de stickers ; le sol aux pieds d'Alice est maculé de graffitis et son visage est recouvert de peinture noire, ses pupilles bleues pleurent des larmes rouges. Le championnion lui tenant lieu d'assise porte l'inscription suivante (en français) : « Alice a des yeux bleus. Et rouges. Elle s'est ouvert les yeux en traversant le miroir. » – il s'agit des toutes premières lignes du livre de Luce Irigaray : *Ce sexe qui n'en est pas un*, publié en 1977. (Irigaray prônait l'avènement d'une sexualité féminine « autre que celle prescrite dans et par l'économie du pouvoir phallique »). Les personnages de Lewis Carroll figurant sur la fontaine dédiée à « The Godmother of American children » sont eux aussi passés au noir. Mother

Goose renommée Doctoresse Harlem, a revêtu une cape plus *trendy* et un masque d'ébène... Les statues du parc sont toutes (re)signées W.Grl.

Le message est clair : tout un système de valeurs archaïques (famille, patrie, *In God we trust...*) qui auraient dû être redistribuées à cette occasion comme autant de cartes à jouer entre les mains bleues du monstre technoïde sont toujours en vigueur. Si la présence de Dr M. a occasionné des bouleversements génétiques et scientifiques, il n'a pas même fait vaciller la foi en des conceptions familiales et sociales rétrogrades. Ces interventions des WatchGirls fonctionnent comme autant de Post-It déposés à notre intention et nous appelant à la vigilance.

Fortement inspirées par les actions artistiques des Guerrilla Girls et leur récente mobilisation d'avril dernier – visant à dénoncer les galeries d'art contemporain ne représentant pas plus de 10% d'artistes femmes voire même aucune – ou encore par le travail engagé de la graphiste Barbara Kruger, les WatchGirls remettent en question le statut tout-puissant accordé à la figure occidentale, hétéronormée et phallogratique de Dr M. Elles ont érigé en réponse à cette hégémonie suffocatrice le personnage de Doctoresse Harlem, héroïne des « justicières masquées du monde politique », soit une femme noire et puissante, rappelant que dans Manhattan il y a « MAN ». Que se passerait-il si l'on opposait un projet Harlem au projet Manhattan, une Little Girl et une Fat Lady à un Little Boy et un Fat Man? Les armes de destruction massive sont elles forcément masculines?

Doctoresse Harlem fonctionne également comme un pied de nez fait au président Nixon qui en 1973 (enregistrements du bureau ovale des mois de janvier et février) préconisait l'avortement – même si par ailleurs considéré par lui comme un facteur de destruction familiale – dans des cas exceptionnels tels que le viol ou encore les relations sexuelles interraciales. Le passage au noir des statues de Central Park dénonce aussi une Amérique blanche, passée à la javel, et un gouvernement pour lequel briser la famille WASP est hors de question mais tuer dans l'œuf un enfant issu d'une union mixte est souhaitable. Pour s'inscrire au mieux dans le graphique de la société contemporaine version

Nique your son il est de bon ton de pouvoir se situer précisément (abscisses et ordonnées) dans un rapport hétéronormé. Merci de positionner votre croix au millimètre près.

Les WatchGirls se sont éveillées aux lueurs des cohésions nucléides engendrées par l'ombre cyborgienne de Dr Manhattan, « fruit d'un accouplement machinique ». Leur action nous renvoie directement à la notion d'« Espace Jupiter » précédemment développée par Zoë Sofoulis l'année dernière (Zoë Sofia [Sofoulis] « Exterminating Fetuses : Abortion, Disarmament, and the Sexosemiotics of Extraterrestrialism », *Diacritics* 14, n° 2, 1984, p. 47-59). Dans le texte de Sofoulis la valse du *Beau Danube Bleu* – encore du bleu – de Strauss servant de toile de fond au vaisseau destination Jupiter issu de l'imagerie embryonnaire de Kubrick dans *2001, l'odyssée de l'espace* venait nourrir « l'œil cannibale des projets masculinistes extraterrestres pour une seconde naissance excrémentielle ». L'Espace Jupiter pourrait évoquer en surimpression le personnage controversé de Sally Jupiter, ex-résidu féminin du clan Watchmen et fiancée faire-valoir de l'hégémonique Dr M. Elle vient se fondre aujourd'hui avec la carnation grand schtroumpf de Dr Manhattan répliquée sur la statue d'Andersen, bien loin du conte de fées. Toutes les femmes américaines sont des princesses qui au réveil ont bien senti le petit pois qu'on avait glissé sous leur matelas, pensant qu'elles n'y verraient que du feu : le triomphe technologique est forcément un triomphe conjugué au masculin.

Pour les WatchGirls, repenser ces fusions machines/humains en les dégagant des déterminismes de genre ouvrirait la porte à de nouvelles configurations sociales, repositionnant la femme au cœur du débat. Elles opposent une économie féministe aux dénouements politico-militaristes engendrés par la possession étasunienne de l'arme ultime, la bombe H, la bombe faite Homme *aka* Dr Manhattan.

Le très récent article de Donna Haraway « Manifeste Cyborg : Science, technologie et féminisme socialiste à la fin du xx^e siècle », publié dans la *Socialist Review* 80, (vol. 15, n° 2 de mars/avril dernier) semblait vouloir proposer une autre lecture du concept de cyborg, plus bilatérale qu'uni-

latérale. Si Haraway cite Sofoulis, elle invite à ménager des espaces de réflexion parallèles envisageant le brouillement des frontières entre nature et culture d'une manière stratégique. « Reste le grand problème des cyborgs : ils sont les rejetons illégitimes du militarisme et du capitalisme patriarcal, sans parler du socialisme d'État. Mais les enfants illégitimes se montrent souvent excessivement infidèles à leurs origines. Leurs pères sont, après tout, in-essentiels. » La solution serait donc, selon Haraway, entre les mains de Dr Manhattan *himself*, s'il pouvait se retourner contre l'État et imposer sa loi, se montrer infidèle, un espoir pourrait encore se profiler derrière les nuages polynucléaires opaques et sombres projetant à présent leurs ombres portées sur notre pays selon un angle des plus menaçants.

Un mystérieux « mouvement bleu » veut susciter d'autres Dr Manhattan

Philippe Vasset

Bronx (New York), 06 octobre 1985.

Entraînant un vent de panique dans tout le monde occidental, le départ de Jon Osterman, alias Dr Manhattan, pour la planète Mars, est paradoxalement salué comme une bonne nouvelle par une certaine presse. La couverture du dernier numéro du *Livre Bleu*, un petit fascicule de bande dessinée apparu il y a quelques mois sur les présentoirs des kiosques à journaux, s'orne ainsi d'un dessin du mutant flottant dans l'espace, un sourire bienveillant aux lèvres et la main levée en signe d'adieu. Le titre : « L'événement tant attendu a enfin eu lieu ».

Le dessin est clair, presque naïf, et l'éditeur, *Blue Press*, inconnu. Le numéro listé à ce nom dans l'annuaire sonne dans le vide, et la seule adresse disponible est une boîte postale dans le New Jersey. Les libraires et les kiosquiers qui vendent le *Livre Bleu* racontent tous la même histoire : il y a un peu plus d'un an, des clients leur ont demandé le titre, alors inconnu. Quelques semaines plus tard, deux hommes sont venus leur proposer une dizaine d'exemplaires du fascicule. Depuis, le tirage est en augmentation constante.

Le *Livre Bleu* raconte, en épisodes, les différentes étapes de la vie du Dr Manhattan. Avec une différence notable par rapport à l'histoire officielle : la transformation du jeune chercheur en créature quantique n'y est pas présentée comme une manipulation de laboratoire qui a mal tourné, mais comme l'aboutissement d'une lente et inéluctable prise de conscience. Dr Manhattan, explique *Livre Bleu*, a été le premier homme à réaliser que l'humain pouvait plier le temps et la matière à sa volonté. Et chacun d'entre nous, martèle la bande

dessinée, peut lui aussi devenir un Dr Manhattan à force d'ascèse et de détachement.

Les lecteurs du *Livre Bleu* se divisent en trois catégories : des nostalgiques du Surfeur d'Argent, un personnage qui partage de nombreuses caractéristiques physiques et psychologiques avec Dr Manhattan et dont *Marvel Comics* a arrêté de publier les aventures en 1982 ; des enfants et des jeunes adultes pour qui le *Livre Bleu* offre une alternative contemporaine aux comics de pirates, omniprésents sur le marché ; et des lecteurs fervents, fanatiques même, qui viennent se procurer chaque nouvelle parution le jour même de sa sortie et manipulent le périodique avec déférence, le glissant à peine acheté dans une chemise ou une pochette plastique.

Une équipe du *New York Times* a tenté de prendre contact avec ces passionnés. Mais, impatients de lire l'épisode dont ils venaient de faire l'acquisition, ceux-ci se sont montrés indifférents, voire hostiles, envers nos reporters et ont couru s'enfermer chez eux pour n'en ressortir qu'à la nuit tombée, le visage obscurci de chapeaux, écharpes, lunettes, etc. Suivis à bonne distance, ils ont convergé par petits groupes vers un hangar désaffecté dont l'entrée était gardée par deux vigiles. À l'intérieur, où seul un de nos journalistes est parvenu à pénétrer, une assemblée silencieuse attendait dans la pénombre. Devant la foule, une scène dont l'arrière-fond s'ornait d'un gigantesque portrait du Dr Manhattan, auréolé de la célèbre citation du Pr. Milton Glass : « Dieu existe et il est américain. » Au bout d'une demi-heure d'attente dans un silence presque total est entré un individu entièrement nu, le crâne rasé et le corps peint en bleu. S'adressant à l'assemblée, qu'il appelait « frères

et sœurs », il a expliqué que le départ du mutant quantique pour Mars ouvrait une ère nouvelle : « En nous laissant seuls, il ne nous laisse d'autre choix que de devenir à son image. » À mesure que l'homme parlait, les membres de l'assistance ont commencé à se dénuder : ôtant vestes, chemises, tailleurs, tee-shirts et sous-vêtements, ils découvraient un épiderme artificiellement bleu. Leurs barbes et cheveux se sont avérés être des postiches : sous leurs perruques, leurs crânes étaient intégralement rasés. Trahi par sa couleur de peau, notre journaliste a été immédiatement identifié et rudement jeté dehors dans le plus simple appareil. Il n'a dû son salut qu'à Jack Exelberg, un chauffeur de taxi compréhensif et fidèle lecteur de notre journal et que nous remercions solennellement ici.

Désormais privé d'accès direct à ceux que l'on peut qualifier « d'adeptes », nous avons poursuivi notre enquête en faisant appel à des sources secondaires, forcément plus parcellaires et moins fiables. À force de recoupements, nous sommes parvenus à établir les faits suivants : le « Mouvement Bleu » est une secte dont les enseignements mélangent le bouddhisme (comme l'Éveillé, Dr Manhattan atteint par lui-même un état supérieur de l'humanité), les dernières découvertes de la physique nucléaire et tout un bric-à-brac mythologique issu, pour l'essentiel, de récits de science-fiction. Le groupe, qui présente de nombreuses similitudes avec la mouvance ravélienne, recrute principalement dans les milieux hippies fortunés, séduits par son discours mystico-scientifique et le psychédéisme de ses cérémonies. Le « Mouvement Bleu » disposerait même d'une retraite, dans le désert d'Arizona, où les adeptes pratiquent le nudisme intégral et tenteraient, au cours de longues séances de méditation, de recombinaison des atomes de roches. Il ne nous a pas été possible de localiser cette retraite avec précision.

Quelle est la nature des rapports entre le « Mouvement Bleu » et le Dr Manhattan ? L'intéressé étant actuellement sur Mars, il nous a été difficile de lui poser la question. Interrogés, d'anciens membres révèlent que les « prêtres » du groupe seraient « adoubés » par Dr Manhattan lui-même, qui les aurait chargés de transmettre son enseignement. Cette information n'a pu être confirmée, pas plus que les visites que le mutant aurait, selon

les mêmes sources, secrètement effectuées sur le campus de la secte dans l'Arizona. Les proches du Dr Manhattan nient catégoriquement qu'il ait eu le moindre rapport avec le « Mouvement Bleu », dont il ignorait, selon eux, jusqu'à l'existence. « C'est une armée à lui tout seul : pourquoi voulez-vous qu'il ait besoin de soldats ? » nous a déclaré Laurie Jupiter, qui partage la vie du Dr Manhattan.

Certains éléments empêchent cependant d'écarter tout à fait l'hypothèse d'un lien entre le mutant bleu et le mouvement éponyme. Outre le mystérieux camp d'Arizona, la secte disposerait de nombreux repaires disséminés à travers les États-Unis. Les rares photos qu'a pu consulter le *New York Times* montrent des cavernes profondes aux innombrables galeries et des montagnes aussi creuses que des citrouilles le jour d'Halloween. Ces réalisations titanesques, aux finitions impeccables (malgré la dureté de la roche, les murs sont parfaitement droits) ont visiblement nécessité des moyens colossaux, et l'on ne peut s'empêcher d'envisager – même si cette thèse n'est étayée par aucuns éléments tangibles – que ce soit le Dr Manhattan lui-même qui ait, grâce à ses pouvoirs, construit ces abris.

Fatigué de servir le gouvernement et de porter sur ses épaules la défense nucléaire du monde libre, le Dr Manhattan aurait-il encouragé la formation du « Mouvement Bleu » pour disposer, à terme, d'un contingent de troupes dévouées ? Dans quel but ? Prépare-t-il, depuis son exil martien, un retour triomphal sur Terre ? Ses fidèles doivent-ils l'aider à mettre fin à l'antagonisme américano-soviétique et asseoir sa domination sur la totalité du globe ? Pour répondre à ces questions, il faudrait disposer d'aptitudes semblables à celles du Dr Manhattan et, bien qu'il ait suivi à la lettre le manuel de méditation du « Mouvement Bleu », l'auteur de cet article doit confesser qu'il n'a pas encore, à ce jour, réussi à dominer la matière et le temps.

« Go ahead, make my day! » De quoi sera fait le quotidien de Callahan?

Julien Fronsacq

Imaginant le prochain Dirty Harry, notre journaliste et critique de cinéma Mark Frintz s'interroge sur les représentations contemporaines de la violence aux États-Unis.

Notre résumé de l'article :

Le cycle de l'inspecteur Callahan a été l'occasion de la sortie d'un film en moyenne tous les trois ans et ce depuis 1971 (*Dirty Harry*). Si *Dirty Harry* a été critiqué pour son fascisme latent, le troisième épisode, *The Enforcer* (1976) mettait en scène le groupe terroriste Symbionese.

Liberation Army prônant la révolution par la lutte armée pour renverser l'ordre établi. Un cycle qui témoigne donc d'une fascination pour une violence qui surgirait tant de délinquants isolés que d'organisations politiques d'extrême gauche. *Le Retour de l'inspecteur Harry*, contenant la célèbre réplique « Go ahead, make my day », sorti en 1983 et réalisé par Clint Eastwood lui-même étant alors considéré comme le meilleur et le plus sombre de la série, ne semble pas rompre avec ce pessimisme.

Les artistes américains issus de tout bord ont actuellement une conception bien sombre de la société américaine, une société souffrant d'un gouvernement corrompu et incapable de protéger et de faire justice. Même au sein du *New York Times*, la violence est devenue récemment un thème récurrent. Pourtant les chiffres l'attestent, de 1980 à 1985, la criminalité n'a cessé de baisser.

C'est que les nouvelles tendances qui dessinent l'underground new-yorkais attestent d'une humeur désenchantée et nostalgique. Aujourd'hui on danse aux Pyramides après un vernissage à Nature Morte!

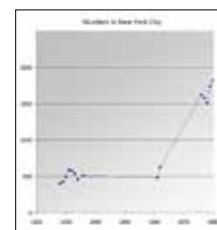
Dans un autre domaine, celui de la bande dessinée, Frank Miller vient de sortir en juin dernier le premier épisode de Daredevil. Intitulé *Badlands*, il est une référence à peine voilée au film éponyme de Terrence Malick mettant en scène la vie du célèbre tueur en série Charles Starkweather en 1958. Frank Miller qui lui-même mettait en scène un justicier solitaire avec *Ronin* (n°1, juillet 1983) a déclaré s'être mis au travail pour préparer un Batman au traitement naturaliste et extrêmement sombre! Qu'il soit criminel ou justicier, le héros américain semble définitivement solitaire. Notre imaginaire américain serait-il fondé sur le thème du lien social rompu?

Clint Eastwood acceptera-t-il d'incarner à nouveau Callahan? Sera-t-il toujours aussi seul et d'où viendra la menace?

Retrouver l'article intégral dans notre quotidien du 6 octobre 1985.



L'affiche de Sudden Impact (1983)



Le taux de criminalité n'a cessé de baisser depuis 1980.

New York Times
06 octobre 1985

On se souvient tous de *Dirty Harry*, réalisé en 1971, inaugurant le feuilleton dont le héros, l'inspecteur Callahan (Clint Eastwood) est un gros calibre bien ambigu et fait respecter l'ordre à la gâchette. Persuasion violente et mensonge sont quelques-unes de ses méthodes qu'il considère à la mesure du chaos qui caractérise une société corrompue. Pointant son arme sur un délinquant qu'il surprend en flagrant délit de braquage, il lui prodigue ses délicates conceptions de la pédagogie et de la responsabilité civique : « Tu dois te poser une question : "Est-ce que je tente ma chance?" Tu la tentes ou pas, punk (en français voyou)?¹ ». Contrairement au film, le script intitulé *Dead Right* se déroulait à New York. Le réalisateur Don Siegel semble avoir préféré San Francisco. Le film excelle dans le brouillage des valeurs et fonctions sociales établies qui sont tour à tour inversées et se substituent entre elles. Le flic *straight* – costume gris, pullover col en V rouge et cravate – fait face au braqueur, au punk. Que l'on soit anglophone ou non, une parenthèse étymologique du mot punk est édifiante. L'origine du mot est inconnue, mais son apparition remonte au XVI^e siècle. L'acception archaïque est une prostituée tandis que la contemporaine un voyou. Dans tous les cas un/e marginal/e, le mot ne désigne pas encore le mouvement musical, le film étant antérieur. Sinon Callahan serait bien lui-même un flic ayant des méthodes punks dans une ville hippie, San Francisco.

Callahan est aussi isolé dans l'administration que Rorschach est seul. Le Keene Act avait interdit aux Vigilants d'exercer la justice incitant Comedian et Dr Manhattan à rejoindre le gouvernement. La position politique de Rorschach est aussi insaisissable que son masque est changeant, une tache d'encre propice aux pires projections. Rorschach semble avoir aggravé son isolement en tombant dans la paranoïa. Ne l'était-il pas déjà en plein âge d'or des Vigilants?

En 1971, le film *Dirty Harry* oppose l'inspecteur Harry à un tueur en série. Cinq ans plus tard dans *The Enforcer* (*L'inspecteur ne renonce jamais*) avec le Symbionese Liberation Army, le mouvement

hippie prône la révolution par la lutte armée. Un cycle qui témoigne d'une fascination pour une violence qui surgirait de tous côtés, qu'elle se manifeste sous la forme d'une délinquance isolée ou d'une hypothétique montée de l'extrême gauche. En 1983 Clint Eastwood réalise lui-même un épisode, *Sudden Impact* (*Le Retour de l'inspecteur Harry*). L'inspecteur enquête sur un tueur en série, rien de moins qu'une artiste névrosée et traumatisée qui confond catharsis et justice personnelle. Le brouillage des valeurs se structure alors dans la confusion entre justice et vengeance poussant l'inspecteur à couvrir la meurtrière.

La violence est aujourd'hui un thème qui fascine au point que les exemplaires de *Life* avec en couverture Charles Manson, qui sous-titrent « The Love and Terror Cult », se vendent à prix d'or. La violence est un sujet récurrent dans les colonnes mêmes de notre journal. Au début de l'année, l'État de New York a affecté un budget pour qu'il y ait des agents de sécurité dans les écoles élémentaires (*New York Times*, 22 janvier 1985). Les scientifiques auraient prouvé la corrélation entre la médiatisation de la violence et le taux des homicides (*New York Times*, 8 janvier 1985). Il y a quelques mois encore, ma collègue Nadine Brozan s'est interrogée sur la protection des enfants sujets à la violence télévisuelle (*New York Times*, 5 juin 1985). Les chiffres l'attestent, le taux de criminalité n'a cessé d'augmenter entre les années soixante et soixante-dix. Actuellement les artistes américains issus de tout bord ont une conception bien sombre de la société américaine. Pourtant, de 1980 à 1985, le taux de criminalité n'a cessé de baisser. Les artistes et autres journalistes rejoindraient-ils Rorschach au suintant Mars Bar?

C'est que les nouvelles tendances qui dessinent l'underground new-yorkais attestent d'une humeur suffisamment nostalgique pour nommer une galerie « Nature Morte » (en français dans le texte) ou une boîte de nuit « Pyramid ». Lors d'un récent vernissage, la bohème était assez désenchantée pour parodier les tenues vestimentaires des mafieux des années soixante : costume étriqué, chemise blanche et cravate noire. Ces tenues m'évoquent une série de dessins de Robert Longo illustrant des banquiers se faisant descendre. Dans un autre domaine, celui de la bande dessinée, Frank Miller

vient de sortir en juin dernier le premier épisode de Daredevil. Intitulé *Badlands*, l'épisode est une référence à peine voilée au film éponyme de Terrence Malick mettant en scène la vie du célèbre tueur en série Charles Starkweather en 1958. Frank Miller, qui lui-même mettait en scène un justicier solitaire avec *Ronin* (n°1, juillet 1983), a déclaré s'être mis au travail pour préparer un Batman au traitement naturaliste et extrêmement sombre! Qu'il soit criminel ou justicier, le héros américain semble définitivement aussi solitaire que Rorschach. L'imaginaire américain fondé sur le thème du lien social rompu aurait-il perdu notre ex-Vigilant? Clint Eastwood acceptera-t-il quant à lui d'incarner à nouveau Callahan? Sera-t-il toujours aussi seul? Face à quelle menace?

1. Réplique originale anglaise : « You've got to ask yourself one question: "Do I feel lucky?" Well do ya, punk? »

Philippe Aronson

• Drug Seller Loses Bid for Freedom

Philadelphia—A Federal appeals court panel today refused to release Curtis Strong from jail while he awaits sentencing for selling cocaine to major league baseball players.

Three judges of the United States Circuit Court of Appeals for the Third Circuit said that Strong, who was convicted Sept. 20 of 11 counts of cocaine distribution, failed to meet the burden of proving he would not be a danger to the community if freed.

The 39-year-old Strong, a caterer who at one time provided food to the Philadelphia Phillies' clubhouse, is appealing the conviction.

• Sports People: Comings and Goings

John McEnroe has withdrawn from the Australian indoor tennis championships next week, saying he aggravated a shoulder injury during an exhibition match against Ivan Lendl in East Rutherford, N.J., Wednesday night. He missed the 1984 event because of shoulder and elbow injuries. . . . Jackie Moore, the Oakland A's manager, has been rehired for next season. . . . Ken Oberkfell, the Atlanta infielder, signed a four-year contract with the Braves. . . . Walker Russell, who was cut by the Atlanta Hawks after 21 games last season and again during training camp this year, signed a multiyear contract with the Detroit Pistons, the club that cut him after 16 games in 1983.

The 24-year-old Russell is a brother of the former Knick Campy Russell. . . . Alexis Arguello will be fighting Pat Jefferson instead of Andy Nance in

his comeback bout in Anchorage Oct. 25. Nance had to bow out when he suffered a severe cut. . . . Marvin Johnson, a former light-heavyweight champion, and Prince Mama Muhammed of Ghana have been chosen to fight for the World Boxing Council light-heavyweight title taken from Michael Spinks after Spinks won the International Boxing Federation heavyweight crown.

• Brett Sparkles as Royals Triumph over Blue Jays

KANSAS CITY, Mo. — George Brett, the heart, soul, breath and blood of the Royals, singlehandedly resuscitated the withering Western Division champions tonight in the American League pennant playoff.

Lashing two home runs, a double and a single in a record-shattering performance, Brett drove in three runs and scored four as Kansas City edged Toronto, 6-5, for Manager Dick Howser's first victory in 12 postseason games. Steve Balboni, who had been hitless in 11 times at bat in the series, drove in Brett with the winning run in the eighth inning with a two-out bloop single to short center field against Jim Clancy.

"If we had lost the game," Brett said, "we would have been six feet under."

The Brett-inspired and delivered victory was the Royals' first after the Blue Jays had won the first two games in the four-of-seven league championship series. The Royals, who had lost 10 consecutive postseason games dating to the 1980 World Series, will try to even the series Saturday night when Charlie Leibrandt, the first-game loser,

pitches against Dave Stieb, the first-game winner.

Brett, whose dazzling defensive play prevented a Toronto run in the third inning, caught the final out in the ninth inning, a foul pop by Lloyd Moseby near third base. As soon as the ball settled in his glove, Frank White, the veteran second baseman, raced to Brett and embraced him. The rest of the Royals followed. 'Hall of Fame Performance'

"That's an m.v.p. performance," Howser said later. "That's a Hall of Fame performance."

It was, according to Jesse Barfield, the disappointed but appreciative Toronto right fielder, "a phenomenal" performance. "We just have to figure out a different way to handle him tomorrow night," Barfield said.

Brett, who hit three home runs against Catfish Hunter in a 1978 playoff game against the Yankees and clinched the 1980 playoff against the Yankees with a three-run homer off Rich Gossage, devastated a former Yankee pitcher, Doyle Alexander, with his onslaught tonight. He hit a bases-empty home run in the first inning, doubled and scored in the fourth and tied the game, 5-5, with a two-run homer in the sixth after the Blue Jays had erupted for five runs against Bret Saberhagen, the Royals' 20-game winner, in the fifth. Barfield and Rance Mulliniks each hit a two-run homer against Saberhagen.

"When we tied it in the sixth," Dan Quisenberry, Kansas City's relief chief said, "the guys in the bullpen talked about how we had a chance to win because George had another at-bat."

With the game still tied, 5-5, Brett opened the eighth by grounding a single between first and second on a 1-1 forkball from Jim Clancy.

"Everybody said the Blue Jays were going to pitch around me," Brett said, "but if you're pitching around a guy, you don't throw fastballs down the middle. That's what they had been doing. But then Clancy fooled me with a forkball and it must have been my worst swing of the bat. I hit a routine ground ball that everybody dived for and nobody caught."

• Balboni Comes Through

Hal McRae sacrificed Brett to second, and he moved to third as White grounded out to short. Clancy walked the left-handed Pat Sheridan purposely, bringing up the right-handed Balboni, who not only was hitless in this series but also had not had a hit in 16 consecutive postseason attempts going back to last year's three-game loss to Detroit.

The burly Balboni blooped the ball to short center, and it eluded the lunging reach of Tony Fernandez, the shortstop, who raced futilely for the ball with Damaso Garcia, the second baseman, and Moseby, the center fielder.

Steve Farr, the unheralded relief pitcher who joined the Royals Aug. 8, then sealed the victory - he pitched four and one-third innings of two-hit, scoreless relief-by retiring three Blue Jays in the ninth, Moseby the last on the foul to Brett.

Saberhagen, the 21-year-old right-hander, had faltered in the fifth inning, giving up five runs that wiped out Kansas City's 2-0 lead. Ernie Whitt singled, and Barfield hit the first home run of the inning. One out later, Garcia doubled and Moseby smashed a wicked one-hopper off Saberhagen's left heel, the ball caroming all the way into left field, enabling Garcia to score the lead run.

Saberhagen writhed in pain on the ground but returned to the mound after having the heel treated, and pitched to one more batter. That batter was Mulliniks and he hit another two-run homer.

But Jim Sundberg hit a home run in the fifth inning, and Brett connected again in the sixth after Willie Wilson singled, tying the game, 5-5.

"Blacky," Brett said, referring to Bud Black, the pitcher, "told me I jumped 10 feet in the air. I said you're crazy; there's no way. I don't show my emotions on the field. I'll have to see a tape of it."

He might also want to look at a tape of the play he made in the third inning. With Garcia at third, Moseby hit a bouncer that seemed headed for left field. But Brett made a lunging, backhand stop, his momentum carried him another five steps and,

in foul territory, he made a leaping throw to the plate, where he easily nailed Garcia.

Brett's hitting enabled him to set two overall league championship series records, tie another and break two American League championship series records. The two home runs, the double and the single gave him 71 total bases, shattering Pete Rose's playoff record of 63, and the four runs he scored gave him a playoff total of 20, eclipsing Rose's record of 17.

The home runs were Brett's seventh and eighth in playoff games, breaking Reggie Jackson's American League championship series record of seven and tying Steve Garvey's overall championship series mark of eight. His four hits vaulted him past Jackson's American League playoff record of 32 by two.

- Morris Has Giants on the Run

When the Giants drafted George Adams on the first round this year, it seemed inevitable that he would soon become their starting halfback. But not yet. For now, the job belongs to Joe Morris, and he could tell Adams about the often-rocky path from college star to pro starter.

At Syracuse University, everything seemed to come easily for Morris. He was a 5-foot-7-inch powerhouse who ran for more yards than Jim Brown, Larry Csonka, Floyd Little, Ernie Davis and every other Syracuse running back in history.

Then, in 1982, the Giants, desperate for a running game, drafted Butch Woolfolk on the first round and Morris on the second. Both were running backs. Woolfolk became a rookie starter, Morris a disaster area.

Almost everything Morris did seemed to go wrong. He would run in motion in one direction when he should have gone the other way. He would drop a pass. He would reject an off-tackle hole, try to run outside and lose 4 yards. He would fail to block a blitzing linebacker.

That season, he carried only 15 times for 48 yards. The next year, he carried 35 times for 145 yards. These were questionable contributions from such a high draft choice.

"Those two years were very difficult for me," Mor-

ris says now. "I was trying as hard as I could, but I think I was too tense. You do well in preseason and you think you're going to get the opportunity to play. It doesn't happen. I started to think I was here only in case someone got hurt. I went from optimism to doubt." In the 1983 season, a 3-12-1 nightmare for the Giants, the final game provided hope for Morris. In a 31-22 loss to the Washington Redskins, he carried 13 times for 69 yards and caught a touchdown pass. He was sure his fortunes would turn around in 1984.

But in the first half of the 1984 season he played little and achieved little. Early in a game, he would stand on the sideline and try to be mentally alert. After the first quarter, he would kneel on the sideline and think what he would be doing if he were on the field.

"The mind was working," he said. "The body was not."

Then Woolfolk was slowed by nagging injuries, Morris got a chance and never looked back. He became the starter, and after the season Woolfolk was traded to the Houston Oilers.

Morris ran for 425 yards in the second half of the season and finished 1984 with 133 carries for 510 yards. In 5 games this year, he has 74 carries for 278 yards. At that rate, he will finish the year with 885 yards, a respectable figure for anyone short of an Eric Dickerson or a Walter Payton.

Why is Morris running well? Because, he says, he is getting more opportunities to run.

Why did he not run well earlier in his career? Because, he says, he did not carry often enough.

"He was getting yanked in and out of the game," said Rob Carpenter, the Giants' fullback. "You've got to get into a rhythm, not only physical but mental. If you get enough repetitions, you'll miss some cuts, but you'll get some, too."

"Our running game is better this year," said Morris, "because we're having success with it, so we're staying with it a little longer. Last year, if we ran and the play didn't work, we'd go to a pass. Now we may try the run again."

"You try to make every play succeed because if you do you will run it again and get better at it. The more success you have, the more the coaches will say, 'Let's run again.' So one good run means we get a chance for another good run." That success comes down to this: The Giants are rushing for 126.6 yards a game, or 22 percent better than

for all last year. They are running more often than passing, something coaches treasure, and they are averaging 36 carries a game, enough to win most games.

Morris is averaging 15 carries a game. He is doing it with a slashing style that uses his great speed to get to the hole.

He has also come to peace with the knowledge that a first-round draft choice is challenging for his job. When the Giants drafted Adams on the first round, people said it was because the Giants had no confidence in Morris.

But the week before training camp started, Coach Bill Parcells and Morris had a long talk. Morris said Parcells told him that Adams would be a good pass receiver and third-down runner, so Morris could concentrate on the things Morris did best. It has worked out that way.

Much of the Giants' revitalized running game is a result of Morris's perspective and maturity. Even he was surprised by one incident.

"One day in camp this year," he recalled, "a coach said, 'All veterans stay out of this drill.' I realized that meant me. You go from being a rookie to being a young guy to being a veteran. Here I am, an old guy of 25, a veteran, and I'm having some success running the ball. So I'm enjoying it all, at least when we win."

- Balboni, howser end o-for-11 streaks

KANSAS CITY, Mo. — The ball just kept fading away, its trajectory carrying it farther from the outstretched gloves of the three fielders who frantically pursued it. When it fell, Steve Balboni and Dick Howser must have felt some kind of personal relief, perhaps even vindication. They had waited too long for this moment.

It was Balboni, hitless in 11 times at bat during the American League championship series, who deposited a bloop single into shallow center field tonight, scoring George Brett from third base in the eighth with the run that gave the Kansas City Royals a 6-5 victory over Toronto. And it was Howser who was given the ball by Brett when the game ended, in appreciation for the manager's first triumph after 11 consecutive postseason defeats. "I don't keep mementos," Howser said later. "The only balls I've kept have been from my first win as

the Yankee manager and my first win as the Royal manager. That's number three right there - the one sitting in my locker."

The victory was the first in the series for the Royals, who lost the first two games to the Blue Jays in the four-of-seven-game playoff. They were contests of frustration for Balboni, who set a club record with 36 home runs during the season but had become a liability in the Royals' lineup during the playoff. He came to bat with Brett at third and with Pat Sheridan, a left-handed hitter, having been intentionally walked by Jim Clancy, the Blue Jays' reliever. 'Everything Still Worked Out'

"I wasn't thinking about anything," Balboni said, "except about what I wanted to do. And I didn't do it, but everything still worked out."

Balboni swung at a 2-0 fastball from Clancy that was on his fists. He hit the ball just beyond the reach of the converging fielders - the shortstop Tony Fernandez, the second baseman Damaso Garcia and the center fielder Lloyd Moseby.

"I shouldn't have even swung at that pitch," Balboni conceded. "It was a bad pitch. I don't even know if it was a strike."

Balboni's eagerness to swing at anything even remotely close to the plate has been his major problem in the playoff. He has huddled with Lee May, the Royals' hitting coach, and with Hal McRae, the designated hitter, to discuss solutions.

"All I've tried to do is get him to relax a little," May said. "He's been tight. He's been trying to hit too many pitches out of the ball park. It's only human nature for him to try to do what he does best - hit home runs -but he has to realize he can't carry the team on his shoulders all the time."

Still Batting .083

Balboni, who is still batting just .083 in the series, said he did not think the hit would help solve his problems. He had struck out on three pitches in the sixth with two outs and a runner at third, and in the fifth he lined out to the warning track in left.

"I don't think it'll make a difference," he said. "I'm still struggling. All I want to do is try and help us win. I wouldn't care if I didn't get a hit and we won. I wouldn't care if I didn't get a hit in the whole series as long as we won. I'd still be happy."

Howser's torment had gone back to 1980, when the Yankees were swept in three games by Kansas City in the American League playoff. But he downplayed his poor playoff record while the Royals

were in Toronto, and he downplayed it again tonight.

"That's nice," he said when someone asked about the victory, "but this puts us right back in the picture. I'm not concerned about my record. I don't have to defend my record."

He even admitted surprise when Brett caught a pop fly in foul territory and then handed the manager the ball as the Royals celebrated on the field.

"That was the last thing on my mind," Howser said. "I just didn't want to get stepped on out there. Then George just about stuck the ball in my chest. But it was nice. That's the kind of player he is - unselfish."

- Cards back on magic carpet

ST. LOUIS, Oct. 11— To the St. Louis Cardinals, it is home, and it has all the comforts of home: the carpet, the pool-table green, the true bounce, the high hop, the fast lane.

It is where they won 54 games and lost 27 this season: two of every three. It is where they swept nine straight from the Pittsburgh Pirates, and took six of nine from the Mets. It is where they were the most successful team in the business.

But the team with the best record in baseball came home today with the worst record in the National League playoff, two games down to the Los Angeles Dodgers and needing to win four of the next five to capture the pennant.

The team that stole 314 bases and scored 747 runs in 162 games stole just one base and scored three runs in two games in Dodger Stadium. It lost the first game, 4-1, and the second game, 8-2. But then, Dodger Stadium has grass and red clay and palm trees, and it isn't home to the Cardinals. Palatial, maybe, but not fast, and not home.

"It's good we're going home," said Cesar Cedeno, who has made his home at Busch Stadium since only Aug. 29. "Being home should make the difference. It's not a home-run hitter's park. Turf and singles, that's our game."

"Whitey Herzog is a master at building teams to fit stadiums," said Darrell Porter. "And that is what he has done with this team. The stadium plays to our game."

Even Tommy Lasorda, the manager of the Dodgers, conceded that the Cardinals were homebo-

dies. "Yes," he said, with a touch of envy, "they like the carpet."

And Orel Hershiser, who won Game No. 2 on natural grass, said: "Hold a ball shoulder high and drop it on the St. Louis turf, and it bounces to your knee. There are rules on bats and balls. There ought to be a rule on elasticity."

Herzog, the manager of the Cardinals, admits that the synthetic surface gives his team a natural advantage, so to speak. But he doesn't like to encourage the notion that his team has been tailored to a carpet.

"We had the best home record in baseball," he said. "But then, we had the best road record in baseball, too. We just didn't play very well in Los Angeles."

Ozzie Smith also doesn't like to admit that the Cardinals are beholden to the carpet.

"I like sleeping in my own bed," Smith said, discussing the comforts of home, "but that's as far as it goes. You've got to play someplace, on all fields."

Still, the Cardinals left Los Angeles eagerly, almost fervently. They played six games there during the regular season, and lost four. They played two more there this week, and lost both. Even John Tudor lost there, and he hadn't lost anywhere since July 20. For that matter, the teams have played six times in St. Louis, and won three apiece.

When they resume the series Saturday afternoon in Busch Stadium, the Cardinals will be pitching Danny Cox against Bob Welch. And they will be running on their own express carpet.

Still, the Cardinals acknowledged that they might have been stopped more by the Dodger pitching than by the Dodger park. In two games, Vince Coleman had two singles and no stolen bases. Willie McGee, the league's leading hitter, had one single and no stolen bases.

Worse, in the first inning Thursday night, both sprinters got on base -and both were thrown out trying to get to second. The catcher was Mike Scioscia, who at the time was 1 for 13 in throwing out Cardinal runners.

"I won't even count McGee, because that was on a broken hit-and-run," Scioscia said. "But getting them gives the team confidence that we're able to slow down their running game."

Un effondrement sans précédent depuis 1929 des valeurs industrielles à Wall Street – Les marchés anticipent la fin de la manhattanisation de l'économie américaine.

Philippe Berneur

Les nombreux restaurants qui jouxtent le New York Stock Exchange sont dramatiquement vides ; les gratte-ciel mis à part, l'on pourrait croire être dans l'une des multiples villes désertes du Middle West le long de la route 66. Le quartier qui s'étend du World Trade Center au pont de Brooklyn est étrangement calme. Mais le cœur de la finance mondiale est une cocotte minute en pleine ébullition, les ordres de vente s'enchaînant les uns après les autres tandis que le tableau sur lequel s'inscrit la demande est désespérément vide. Le S&P 500 a chuté de 20% hier tandis que le Dow Jones était en repli de 25,52% à la clôture. Les acteurs de marché parlent déjà d'un lundi sanglant, par référence au tube planétaire du groupe irlandais U2. L'effondrement des valeurs boursières semblait se poursuivre à l'ouverture ce matin, à un rythme certes bien moindre (-8%).

Est-ce là un simple éternuement non annonciateur d'une grippe comme l'a déclaré hier soir au journal de 19 heures le gouverneur de la banque centrale Paul Volcker ou le signe d'une prochaine inflexion de la conjoncture économique des États-Unis, laquelle connaît une croissance ininterrompue depuis la brillante victoire des États-Unis sur les forces communistes vietnamiennes ? Le secrétaire d'État au Trésor Milton Friedman et ses collègues du gouvernement clament en cœur que les fondamentaux de l'économie demeurent excellents – la croissance anticipée pour 1985 et 1986 est de l'ordre de 4,5% – et que la chute des valeurs boursières américaines n'est qu'une correction logique des excès boursiers du passé. Les démocrates sont plus dubitatifs et l'ont fait savoir mais ils restent inaudibles compte tenu de la domination idéologique et historique de l'éléphant sur l'âne depuis près de 15 ans.

De l'autre côté du mur de Berlin, les dirigeants soviétiques se sont succédé sur les ondes et les plateaux de télévision pour annoncer le début de la fin du monde capitaliste, prédit par Marx dans sa théorie de la baisse tendancielle du taux de profit. Le ministre de l'Économie de l'URSS et secrétaire général du parti communiste aux Affaires économiques, Andrei Syrkin, s'est permis de gloser sur les propos du président du conseil économique auprès du président Nixon, John Sharpe, qui a déclaré hier midi que Wall Street avait encore un boulevard devant elle. Pour Syrkin, « ce boulevard est aussi loin que le coin de la rue », référence à la phrase alors peu visionnaire du président Hoover en 1929, et qui était restée célèbre à ce titre : « La prospérité est au coin de la rue. »

Que doit penser l'homme de la rue ? La confiance dans l'avenir est un élément clef de la croissance et c'est évidemment dans l'optique de maintenir la consommation et l'investissement que le gouvernement des États-Unis et les autorités économiques s'efforcent de rassurer les marchés. Ils ont raison sur un point : l'économie américaine est objectivement en bonne santé et notre industrie reste à la pointe à l'échelle planétaire.

Mais l'affolement des marchés traduit en réalité l'inquiétude quant aux récents ennuis de santé du Dr Manhattan, qui paraît fatigué voire dépressif depuis l'annonce du cancer de son ex-femme. Les investisseurs ont en fait pris conscience des conséquences que pourrait avoir sa disparition sur une économie américaine que l'on qualifie couramment de « manhattano-dépendante ».

Retour sur l'expansion sans précédent de l'économie américaine depuis la fin de la guerre du

Vietnam : l'exercice des pouvoirs du Dr Manhattan durant le conflit suscita un intérêt marqué des grands électriciens américains tels que Duke ou Excelon, et plus encore du patronat américain. Les électriciens et les industriels y ont en effet vu un potentiel d'énergie très bon marché – pour ne pas dire gratuite –, et sans précédent pour le pays.

Les efforts de lobbying de l'industrie américaine ont fait le reste : le gouvernement s'est alors démené pour persuader le Dr Manhattan de faire don de sa personne quelques heures par jour, pour le plus grand bien de la compétitivité de nos industriels qui ont ainsi pu bénéficier d'une énergie gratuite et abondante. Plus encore, cet avantage concurrentiel déterminant leur a permis de surpasser la concurrence des entreprises européennes et même des industries de pays en développement dont la main d'œuvre est pourtant bien meilleur marché tels que le Mexique.

Cela a par ailleurs amené la recherche américaine à concentrer ses efforts sur les champs associés à l'électricité et de développer une avance technologique déterminante ainsi qu'une maîtrise de l'énergie électrique sans pareil. Toutes les voitures américaines sont aujourd'hui équipées de moteurs électriques et le problème du stockage de l'électricité est en partie résolu.

Autre conséquence : les États-Unis, contrairement à leurs alliés européens, ne sont pas dépendants des hydrocarbures. L'accent a été mis sur le développement du transport ferroviaire au détriment de l'avion sous l'impulsion du gouvernement et de l'entreprise nationalisée AmTrack, dans un élan centralisateur que ne renierait pas le bloc communiste. Le récent record de vitesse du SpeedRail 4 illustre la toute-puissance de l'industrie ferroviaire américaine par rapport à ses concurrents russes ou chinois, et même européens.

Mais, revers de la médaille, la vigueur de la croissance ininterrompue de l'économie américaine ainsi que le partage de l'énergie Manhattan avec l'allié historique canadien, ont eu pour effet de monopoliser une durée croissante des journées du Super-Homme. Il apparaît évident que celui-ci ne pourra pas résoudre durablement la question énergétique, et le Pentagone souhaite par ailleurs

le conserver à sa disposition en bonne forme dans le contexte géopolitique actuel.

Les inquiétudes sur la santé du Dr Manhattan ont dès lors fait l'effet d'un électrochoc pour les marchés qui ont réalisé les faiblesses grandissantes de l'économie américaine, et le nécessaire rééquilibrage de la politique énergétique du pays au bénéfice des autres sources d'énergie telles que le pétrole et le gaz. De même, les États-Unis ont un retard grandissant dans le domaine des services au regard de ses alliés européens qui n'ont eu d'autre choix que d'abandonner leurs industries lourdes nationales face à l'avantage compétitif déterminant que constitue Dr Manhattan. En dépit de leurs gesticulations diplomatiques actuelles sur la nécessaire renégociation des accords du GATT de 1947, les Européens ont mis l'accent sur les services et dominant par exemple le secteur des télécommunications. L'invention récente du minitel par la France est un cruel indicateur de l'avance de nos alliés dans ce domaine.

L'économie américaine doit se « démanhattaniser » et le gouvernement fédéral en est désormais conscient. La conclusion d'un accord de coopération approfondi entre l'Arabie Saoudite et l'Iran d'un côté et l'ennemi soviétique d'autre part constitue à cet égard un mauvais signal. Les États-Unis doivent intégrer la problématique énergétique dans leur diplomatie. Le prochain voyage du président Nixon en Norvège, de même que l'intensification des forages en Alaska, vont dans le bon sens.

ARTICLES COMPLÉMENTAIRES

- L'Arabie Saoudite et l'Iran se rapprochent du bloc soviétique

L'Arabie Saoudite et l'Iran rejoignent le Qatar et les Émirats arabes unis dans la liste des pays du Golfe élevés au rang de partenaires stratégiques de l'URSS et de ses satellites est-européens et asiatiques. L'URSS, premier producteur mondial depuis le début des années 1950, s'approche d'après le gouvernement américain de l'épuisement total et définitif de ses réserves sibériennes exploitées par son bras armé Petrolprom, société

sœur de Gazprom. Dans ce contexte, la réalisation de partenariats énergétiques de long terme représente un élément clef du dispositif de survie du bloc ennemi sur le long terme.

- L'Europe menace de se retirer des accords du GATT si les États-Unis ne mettent pas fin aux subventions Manhattan

L'Union européenne a une nouvelle fois adressé une requête comminatoire au gouvernement américain, requête dans laquelle les États ouest-européens demandent solennellement aux États-Unis d'arrêter la fourniture d'électricité gratuite par Dr Manhattan. Cette dernière constitue selon eux une subvention déguisée contraire à l'esprit et à la lettre des accords du GATT.

La non-tarifcation de l'électricité générée par Dr Manhattan représente selon le chancelier allemand E. Kohl « un avantage compétitif déloyal et intolérable octroyé aux industries sidérurgiques et automobiles américaines au détriment de leurs concurrents européens ». Le président Mitterrand a pour sa part fait savoir « que le maintien de la position américaine dans le domaine du commerce international mettait en péril l'équilibre international établi au lendemain de la seconde guerre mondiale dans le monde libre ».

Le gouvernement fédéral n'a pas effectué de déclaration officielle mais le chef de l'opposition démocrate, Jimmy Carter, exhorte le gouvernement à ménager l'allié historique européen.

- Le Speedrail L 4 bat un nouveau record de vitesse

Le nouveau train à grande vitesse américain développé en partenariat par General Electric, Boeing et l'exploitant ferroviaire national AmTrak a battu hier après-midi en Californie le record historique de vitesse de son prédécesseur, le Speedrail 3, qui s'établissait à 408 miles par heure. Le Speedrail 4 a dépassé lors des essais le seuil de 450 miles par heure. La vitesse commerciale des futures liaisons Washington-New York, New York-Détroit et Chicago- Boston, pourrait atteindre 380 miles par heure.

Le consortium américain qui a racheté son concurrent canadien Bombardier est confiant sur sa capacité à remporter l'appel d'offres prévu en 2006 pour la construction et l'exploitation des lignes grande vitesse en Allemagne, tant le champion national Siemens semble dépassé avec son Bahn 2 qui ne dépasse pas 200 miles par heure.

- Le Japon encore sous perfusion américaine

En dépit des efforts du gouvernement du parti libéral démocrate au pouvoir depuis la fin de la seconde guerre mondiale pour moderniser l'économie japonaise et l'intégrer dans le commerce international, le Japon ne parvient pas à diversifier sa structure productive. Si le pays excelle dans la fabrication textile, ses industries métallurgiques ne sont pas parvenues à se relever depuis la chute de l'empire en 1945, et les fameux conglomérats historiques (les « Keiretsu ») n'ont pas pu être reconstruits.

La balance commerciale japonaise, fortement déficitaire, a une nouvelle fois amené les États-Unis à faire un don bilatéral qui rentre dans le cadre de l'aide au développement considérable fournie par notre pays à ses alliés.

Faster, better, cheaper

Jill Gasparina

Le 23 juillet dernier, Commodore a présenté en grande pompe au Lincoln Center son nouvel ordinateur AMIGA, au cours d'une démonstration publique très spectaculaire, à laquelle l'artiste Andy Warhol avait été convié, avec Debbie Harry (la chanteuse du groupe Blondie) pour une séance de peinture sur ordinateur très réussie. Le reste de la démo, réalisée par Robert Pariseau, l'un des ingénieurs d'AMIGA, a permis, comme nous l'avions rapporté à ce moment-là, de révéler au grand public les capacités de l'AMIGA, qui sont impressionnantes : affichage de 4096 couleurs simultanément, définition exceptionnelle (640x400), vitesse extrême grâce à l'utilisation non pas d'un seul processeur mais de co-processeurs, émulation d'un IBM PC sous DOS, synthèse vocale. L'AMIGA est multitâche et multimédia (il peut être transformé en instrument de musique, ou en interface de production graphique!). La séance s'est d'ailleurs terminée par une démo de la célèbre Boing Ball, déjà mise en scène l'an passé, et qui est en passe de devenir la mascotte géométrique des productions AMIGA. Détail comique : le nom des concepteurs est gravé dans la coque de l'ordinateur! Mais le vrai avantage de cette nouvelle petite merveille reste peut-être son prix : il s'agit de la première machine grand public. Chez Commodore on assure qu'elle va révolutionner le monde du business, mais aussi la production artistique, le monde du divertissement. Imaginez un monde dans lequel chacun posséderait son propre ordinateur, chez lui comme au bureau! Si cela relève pour le moment de la science-fiction, il semblerait que les progrès rapides enregistrés dans le champ de l'informatique rendent un jour les ordinateurs beaucoup plus accessibles. Quoi qu'il en soit, le COMMODORE AMIGA a été encore amélioré depuis juillet et il sera présenté

ce soir même dans sa version définitive au Los Angeles Convention Center, en présence de Jay Miner et Larry Kaplan, les deux co-fondateurs d'Amiga Corp. Pour ce second lancement, ils ont encore vu les choses en grand, puisqu'ils ont convié une personnalité encore plus célèbre qu'Andy Warhol. C'est en effet l'homme d'affaires Adrian Veidt en personne qui a été invité à défier la machine dans une série d'épreuves de super-calculs, conçues spécialement pour l'occasion. Qui sera le plus intelligent et le plus rapide? Il y a fort à parier que Veidt gagnera. Mais il n'est pas certain que cet avantage donné à la puissance mentale humaine résiste encore longtemps aux progrès de l'informatique. Le futur c'est maintenant!

Thomas Pynchon & Nicolas Richard

Having spent the last weeks arranging this interview, I pretend to be unimpressed when the door opens. Thomas Pynchon's New York apartment is decorated with numerous musical instruments, among which I spot a few ukuleles of various shapes, sizes and colors. Before being asked the slightest question, the author, who has only published three novels to date—*V*, *The Lot of Crying 49*, and *Gravity's Rainbow*—offers me tea and begins by explaining:

Thomas Pynchon: Well, it wasn't until I heard Tiny Tim's "Tiptoe Through the Tulips" that I really fell hard for the instrument. It's quite easy to learn a few chords and start strumming to simple folk tunes. I believe the instrument was introduced to Hawaii by the Portuguese, who saw in Hawaii and its people a great opportunity for exploitation and domination.

George Plimpton: You have said, "a paranoiac is a man in possession of all the facts." Would you agree that you are perhaps excessively suspicious of authority?

I never made that remark about paranoia, though I guess somebody must have.

Well, it seems I should double-check my facts and sources. Anyway, let's get straight to the point: are you still writing, Thomas?

I would say I wrote two and a half books a while back. Three were published. I haven't been writing lately because of my teaching schedule. The last decade I haven't really been doing much writing.

Have you actually stopped writing?

I obviously have stopped publishing books! Sinclair Lewis said that if you have just written something you think is absolutely great and you can't wait to

publish it, or show it to someone, throw it away. And I've found that to be very accurate. Tear it up into small pieces and throw it into someone else's garbage can.

What do you think of the Nixon administration?

At least, since the late 1960s, Nixon has been doing something. Thanks to him we won the Vietnam War. I know that much. Did you read that article in *Teaching Mathematics Today* that says that the most powerful instrument in the hands of the rich is, of course, economic control—since they control prices? They can create economic downturns; they can collapse currencies at will. But they can't go too far without sawing the branch they're sitting on. In a way I believe Richard Nixon is helping the US citizens to live decent lives.

And what do you think of revolutionary groups like the Symbionese Liberation Army?

They're ridiculous. It's unrealistic for any small group to make any political changes, except for the worst. Whether the French are willing to admit it or not, George, the days of old-fashioned terrorism and barricades are over. A revolution is not feasible in any industrialized country, even countries as industrialized as, let's say, Greece, Mexico, or even Brazil. Simply because of the weaponry. The heavy weapons are not in anybody's hands, which, if you ask me, is rather a good thing.

What are the principle means at our disposal for transforming the planet?

The situation hasn't changed much since 1969, you know. The political hopes that many held proved to be unfounded. We have to face the fact that a leftist revolution is out of the question in this country,

or anywhere else for that matter. I think President Nixon will go down to history as one of America's great folk heroes. You have to remember that lots of people in America were pro-Hitler, and not only the rich. The whole of Yorkville in New York was pro-Hitler, whole sections of Chicago were pro-Hitler.

Are you surprised at the current state of America?
I'd say it's about as easy a place to live as you can find. It looked like it was going to develop into a repressive police state, and that didn't happen. But what is an American? We've got everything from sharecroppers to atomic physicists here, and there's certainly no uniformity in their thought processes. They have very little in common. In fact, Americans have less in common than any other nationality. There are such huge differences between the rural and city environments. There are so many different social and professional groups.

Is there something you'd like to write about that you haven't written about? Something that would be a complete change in terms of characters or subject matter?

I've been thinking a lot about that lately, while taking the train to Albany on Mondays, Tuesdays and Wednesdays, and to Poughkeepsie on Thursdays and Fridays. You know that I teach math and physics in two different high schools, right? Well, well, well ... Writing something completely different ... I've made a number of attempts that haven't really worked out. I've been thinking of writing a straightforward novel with a beginning, middle, and end. But, as of late, I haven't been able to make it happen.

Reading you I get the impression that you have attempted to defy classification, making it a challenge to interpret your meaning. How do you go about escaping the categorical imperatives of reason?

Take the case of Joyce, who spent 20 or 30 years writing *Finnegan's Wake*, a book no one can really read. I could not let that happen. For one thing, I have to make a living.

Thus the teaching job, right? By the way, I can't resist asking you: would you say that you have been influenced by Céline?

Yes, very much so.

Did you ever meet him?

Yes, actually. I went out to see him in Meudon shortly before his death.

Would you agree that he was one of the very rare French novelists to write in association blocks?

Only in part. People complained that my novels had no plot. Well, a picaresque novel has no plot. It is simply a series of incidents. That tradition dates back to the *Satyricon* of Petronius Arbiter and to one of the very early novels, *The Unfortunate Traveler* by Thomas Nashe. I think Céline and I belong to the same tradition. I find the same critical misconceptions put forth by critics with regard to his work are put forth to mine: they said it was a "chronicle of despair," etc. I found that very funny. I think Céline is primarily a humorous writer. And a picaresque novel should be lively and funny.

You once said you might have ended up head of the CIA. What was that supposed to mean?

Well George, as you probably know, I volunteered. I went down and saw Bill Donovan, Chief of the OSS in Washington. A friend of my father had told him, This boy is a natural; he studied physics, he spent two years in the US Navy and so on. It was the man who'd been the head of my House at Cornell University. He just didn't like me and I didn't like him. This son of a bitch put the skids under me. We don't want this guy. But remember James Angleton. He started out as an intellectual and poet and became head of the CIA. He was the one who really saved Ezra Pound. He hated Colby, who eventually threw him out.

Interesting.

Gore Vidal said he never heard me say anything interesting. But I have no interest in being interesting. That's what you say to writers who send you unreadable stuff—"very innaresting".

Do you believe that forces such as good and evil are somehow external to man?

This whole either-or dichotomy is one of the great errors of Western thought. I don't think it exists. It just does not correspond to the actual process. George, this one book by Korzybski, *Science and Sanity*, I asked you to read when you said you wanted to interview me ... Did you read it? There is no such thing as good or bad or beautiful or

ugly floating around in a vacuum. This entire either-or just does not correspond to what we know about the physical universe, about the chemical universe, about the molecular universe, or about any knowledge we have.

You've stated before that you like both Joseph Conrad and Graham Greene. Don't both of these authors believe in a universal duality?

Graham Greene does because he's a Catholic, and everything with him is written from that viewpoint. I like Conrad a lot better than Greene; I think Conrad is a much more profound writer.

At the time when you still considered yourself a writer, you kept away from the media and literary scene, to say the least. Then a few years ago you started doing reading tours and your audiences were quite responsive. And now you've become a sort of "traveling performer." You've even accepted the offer to write a column for the French daily Le Figaro. Do people tend to love you for who you are or for what you do?

Well, for starters, I no longer do reading tours; you know that. As I told you I am just a humble teacher now. Anyway, that's a tricky question, and by the way, it's the last one I will answer today, because I don't want to miss my train. Oftentimes people have a picture, an image they have projected on me, which may or may not have anything to do with me at all.

Please, one more thing ... Do you think that has a lot to do with the media's image of you, and of your writing?

Well, I feel a novelist doesn't have by nature of his profession a clear-cut image of himself or a clear-cut image in general. And if he cultivates his image too much, his work will suffer. Strangely enough, that's what happened to me and that's why I stopped publishing books a while ago. Another perfect case at the other end of the spectrum—the very same phenomenon, but inverted—is Hemingway. His determination to act out what I feel are the least interesting aspects of his work—the big-game hunter and so on—and to do everything that his characters did, always shooting and fishing. So finally, there's nothing there but the image: Papa Hemingway. You can see a steady deterioration of his work while his own image is more and more

emphasized. Sad to admit, in a way, but what some people call "a self imposed exile" when they talk about me, was the equivalent of Hemingway's macho image. I think his overexposed image was disastrous for his work, and the kind of translucency of mine, so to say, did not work well for me either. *The Snows of Kilimanjaro*: great short story. But in pieces like *Green Hills of Africa*, and *Across the River and Into the Trees*, Hemingway's image takes over. Too much image is a very dangerous thing for a writer. But the image of a recluse is worse than being a recluse, it's deadly.

Justice pour Calvino

Renaud Pasquier

Un grand homme s'est éteint, le 19 septembre dernier. Un grand écrivain a disparu. Une grande œuvre s'est achevée. Partout, on a pleuré sa mort, on a célébré ses livres, on a chanté son intelligence, son érudition, son écriture, son apport essentiel à la littérature italienne et mondiale. Mais partout, aussi, jusque dans les éloges les plus enflammés, on retrouve la même erreur, le même contresens, sur l'œuvre autant que sur la vie : Italo Calvino, jeune homme engagé, prêt à mettre sa plume au service des libertés, serait peu à peu devenu un auteur souverainement désintéressé des affaires humaines, composant à l'écart, loin du feu et du sang des luttes, une œuvre aussi froide qu'abstraite, secrétée par les calculs d'un pur esprit dépourvu de toute émotion.

Ainsi partagent-ils cette vie et cette œuvre en trois phases : engagement (moment néo-réaliste), éloignement (moment fabuliste), désintérêt (moment formaliste). D'abord la résistance (*Le Sentier des nids d'araignées*, *Le corbeau vient le dernier*) et l'engagement communiste, riche d'interventions critiques jusqu'en 1956 et l'entrée des chars soviétiques dans Budapest. Alors vient l'écoeurement, le dégoût. D'acteur, Calvino deviendrait dans un premier temps spectateur, avant de quitter définitivement le grand théâtre du monde pour la « tour d'ivoire » de l'écrivain, comme ils disent. Soit donc la deuxième phase : Calvino semble délaisser le présent et s'immerger dans un passé historique collectif (le Moyen Âge des *Fables italiennes* et de la célèbre trilogie *Nos Ancêtres : Le Vicomte pourfendu*, *Le Baron perché*, et *Le Chevalier inexistant*) et individuel (l'enfance, l'âge des contes). Arrive alors la dernière phase, le moment formaliste : l'écrivain se perd dans l'abstraction scientifique (*Cosmicomics*), se rapproche des Français de l'OuLiPo et s'adonne avec eux aux jeux

de la combinatoire narrative (*Le Château des destins croisés*, *Si par une nuit d'hiver un voyageur*, etc.). Jeux savants, subtils, mais totalement « gratuits », divertissement d'élite, de bourgeois « décadents », tempête cette part non négligeable de l'*intelligentsia* italienne fascinée par la rhétorique terroriste d'une extrême-gauche dont la brutalité n'est, hélas, pas seulement verbale.

Calvino devient alors bouc émissaire, sous prétexte d'avoir quitté notre monde de larmes et de rage pour celui de chimères impeccables et glacées. Il aurait « trahi », abandonné la Cause, qui aurait pu profiter de ses dons extraordinaires, que personne n'ose nier. Sa fameuse rencontre de 1979 avec le Dr Manhattan est une aubaine pour ses détracteurs : ils y voient la confirmation de sa trahison, de sa collusion avec l'impérialisme néo-fasciste américain, incarné par l'*Übermensch* indigo. Surtout ils y gagnent un symbole, et l'occasion de mettre les rieurs de leur côté : Calvino sera désormais le *Dottore Manhattan* de la littérature italienne, à la recherche d'une inhumaine perfection ; la caricature alors publiée dans *Il Manifesto* de Calvino en Manhattan (impassible, nu, le corps bleu, l'atome d'hydrogène gravé sur le front) fait le tour du monde, et fixe dans les esprits cette image de l'écrivain. Pour l'avoir quelque peu fréquenté, je peux attester qu'il en souffrit, mais d'une souffrance matinée d'un certain orgueil. Ses entretiens avec le surhomme bleu, sur lesquels, tenu par le « Secret Défense » américain, il ne s'ouvrit toujours que très vaguement, le marquèrent en effet profondément. « Parvenir à un équivalent littéraire de la perception *manhattanienne* du monde, tel est l'un des grands défis du roman aujourd'hui », confiait-il à ses proches.

La vérité est que Calvino n'a jamais « trahi » la cause, sa cause, celle de l'humanité. Avant

d'autres, il a perçu les illusions de l'engagement et de la bonne conscience à vil prix. Plus ambitieux que d'autres, il a entrepris de rendre à la littérature sa noble fonction de rassembleuse, en tissant un imaginaire commun pour les peuples de l'avenir : aussi la nouvelle littérature doit-elle puiser dans l'immémorial terreau des fables transmises de génération en génération, ce grand socle populaire dont nous sommes tous issus ; aussi l'écrivain postmoderne sera-t-il attentif aux narrations populaires de son temps, verbales ou audiovisuelles (on sait notamment l'intérêt de Calvino pour la bande dessinée et ses récits de piraterie, et que s'y adonner était dans ses projets) ; aussi devra-t-il narrer les fables de l'ère moderne, créer les formes littéraires nouvelles qui seront le socle de la société nouvelle. Mais si les contes de jadis étaient innervés par la religion et la superstition, ceux de demain ont besoin d'un autre cadre culturel, d'une autre représentation du monde pour les sous-tendre : la science. D'où ces récits sophistiqués d'une cristalline symétrie, fragments d'une *Weltanschauung* à venir. Concluons : non seulement Italo Calvino est un grand politique, mais, plus encore, il faut le clamer bien haut : son formalisme est un humanisme, empreint de volonté et d'espoir en l'avenir, malgré les inquiétudes du présent. La plus belle preuve en est sans doute ce livre magnifique et visionnaire, *Les Villes invisibles*. Pour les évoquer, je laisserai la parole au généreux promoteur des *Veidt Lectures*, dont Calvino devait être le protagoniste, et dans la perspective desquelles il préparait ses « Propositions pour un nouveau millénaire » lorsqu'il a été foudroyé par une attaque cérébrale, à Sienna. Adrian Veidt déclarait donc, quelques heures après la mort du grand écrivain : « Je ne suis pas un grand lecteur de littérature. À ses fictions, je préfère les leçons de l'histoire et les principes de la philosophie. Or chez Calvino je trouve, avec émerveillement, les trois entremêlés, mutuellement rehaussés et embellis. *Les Villes invisibles* est pour moi un inépuisable sujet de rêveries et de réflexions : ce recueil de propositions utopiques, ébauches fulgurantes d'improbables cités, sont, je ne crains pas de le dire, l'une des plus hautes réalisations de l'esprit humain, filles de sa rigueur implacable et de sa fantaisie débridée. Elles tracent, en phrases de lumière, la voie de l'homme nouveau vers un monde meilleur. »

Gwendoline van Zsandt alias The Entity
SUPER EROS

Yves Ramonet

ARE YOU WATCHING ME, WATCHING YOU,
EYES WIDE SHUT

« J'ai laissé les stars du rock des années 1960/70 à Pamela De Barres parce que question sexe et démenche, ce sont des guignols alors que les Watchmen, eux, sont des seigneurs ! »

Gwendoline van Zsandt, dans un grand éclat de rire, annonce la couleur dès le début de l'entretien. Dark. Ce ne sont pas en effet Mick Jagger, Jim Morrison ou Jimi Hendrix qui intéressent la femme qui se tient alanguie sur une méridienne dans son panoptique palais construit sur Mars. « Mick Jagger a eu la chance de se faire abattre par les Hell's Angels, mandatés par les Black Panthers, mandatés par Edgard J. Hoover et Nixon, mandatés par Elvis Presley, à Altamont. Au moins il n'aura pas vécu le déshonneur d'un Morrison qui se complaît dans des duos immondes à Las Vegas, avec Duran Duran et Julio Iglesias ! »

Si l'on peut être en accord avec cette vision artistique des choses, il est cependant crucial de savoir pourquoi Gwendoline van Zsandt a décidé de faire des Watchmen l'unique objet de sa passion sexuelle. Volonté conceptuelle – à l'instar de Pamela De Barres bien qu'elle s'empresse de la conchier ? Désir de l'extrême pour une femme qui a joué dans quelques-uns des premiers pornos tournés par les grands studios hollywoodiens (dont l'expérimental *Quark Whore* de Kenneth Anger réalisé, en 1973, pour un budget faramineux de 32 millions de dollars) qui voulaient détruire la puissance naissante du Franciscoland créé par les jeunes Turcs unis autour du fasciste fou furieux John Milius ? Recherche éperdue du temps et de la chair en compagnie des êtres les plus magnifiquement réprouvés de leur génération ? Suicide programmatique dans une orgie sans cesse renou-

velée pour imprimer sa marque dans l'Histoire du Martyre ?

Gwendoline van Zsandt s'en sort toujours par l'ironie, rétive tant aux explications psychanalytiques qu'aux fumeuses théories du complot. « Je les ai baisés parce qu'ils me faisaient jouir ! Et que je les faisais jouir ! Point final ! » Pas sûr...

SLUT FOR LIFE

« Je suis née quelque part entre août et novembre 1959 mais je suis sans âge. Éternelle. Sans passé, sans futur. Je ne suis que présent et présence. Je suis ton désir... »

En prononçant ces mots, Gwendoline van Zsandt se ressert un peu de Cheval Blanc. Elle y trempe ses lèvres avec une sorte de désolation aristocrate. Décadente. Elle vous fixe longuement comme si vous n'étiez qu'un infime et inutile atome dans l'univers et vous invite à poursuivre l'entretien puisqu'elle y a elle-même condescendu.

Il est en effet de notoriété publique, depuis le fameux procès Van Zsandt vs USA, que Gwendoline van Zsandt est d'une quelconque manière la fille du Dr Manhattan. Comme Athéna du crâne de Zeus, Gwendoline van Zsandt est née de la chair de son « père » au moment de sa désintégration. Et elle s'est reconstituée comme lui pour revenir hanter le monde, dotée de pouvoirs similaires à ceux de Jon Osterman.

Quand le complexe militaro-industriel, engagé dans la guerre du Vietnam, a découvert son existence, il a voulu l'engager à ses côtés. Elle a refusé. Elle a pris les meilleurs avocats pour gagner contre le gouvernement Nixon/Kissinger qui arguait du fait que Gwendoline van Zsandt était une propriété technologique des États-Unis plutôt qu'un être humain libre de ses droits et actes.

Elle a alors profité de cette jurisprudence pour pénétrer dans le Military Rockefeller Research Center, y rencontrer son père... et lui faire l'amour. « Il n'y avait aucun tabou à briser. Tout au plus pourrait-on parler d'inceste des particules ou d'onanisme quantique, mais à part ça, rien. C'était comme retrouver une part de soi. Nous ne l'avons fait qu'une fois. Orgasme cosmique! » dit-elle, comme détachée de toute émotion.

Elle se décrit, sans la moindre indulgence morale ou posture puritaine, comme « une putain de catin quantique, *a fucking cosmic cunt*! »

Elle aurait pu prétendre à la succession de ce père démiurge disparu aux confins du cosmos, mais elle a préféré tracer sa voie. Elle en donne une explication qui convainc à moitié. Pour elle, l'année 1977 fut marquée par deux événements majeurs : la promulgation de l'arrêt Keene, qui interdit l'action des justiciers – et signa ainsi la mort programmée des Watchmen – et la parution de l'album *Never Mind The Bollocks* des Witchmen, groupe de rock formé par Keith Richards – après l'incident d'Altamont – et son comparse Gram Parsons, avec au chant un Iggy Pop revenu d'un séjour à Lhasa! Ces deux événements lui semblèrent le *flashpoint* d'une descente aux enfers qui ne pouvait s'achever que dans le chaos ou le ridicule. Elle décida, cette année-là, de devenir tueuse à gages pour éradiquer le monde de la racaille. Elle aurait pu déclencher une troisième guerre mondiale – comme le tenta, dans sa folie, Ozymandias – mais préféra jouer la discrétion mortifère d'une justicière anonyme. Harry Callahan, version particules élémentaires. Tout en poursuivant ses relations « amoureuses » avec les Watchmen... Alors?

WATCHMENOCRACY REIGNS

« Alors, il y a eu Rorschach. S'insinuer en lui, dans ses artères, ses vaisseaux, ses pores, ses métastases, ses synapses malades, et voir le monde flotter, derrière son masque. C'était une expérience étrange même pour moi. »

Si, selon Gwendoline van Zsandt, il était moins désirable que l'Homme aux Visages Brouillés – qui a disparu dans les limbes, circa 1983 –, moins dément que Derek Hermann, le Vampilleur, et moins obscène que Sybil Seberg, The Slaughter Slut, il avait une certaine sensibilité, la nostalgie d'un monde révolu.

À l'évidence, Rorschach ne se faisait pas à l'idée qu'il était une force du passé. Il n'avait jamais accepté la promulgation de la loi Keene et il était comme un enfant à qui l'on a confisqué son jouet. « Mais il savait être tendre et plein de compassion. Il savait baisser la garde et aurait voulu que le rêve ne cesse jamais. Mais tout était déjà fini avant que ça ne commence. *Apocalypse Yesterday*. »

En ce sens, Gwendoline van Zsandt accrédite la thèse de beaucoup qui laissent entendre que comme le rock, la prospérité occidentale, l'espoir d'un monde meilleur, la fin de l'Histoire, toutes ces lubies des masses abruties de drogues et de sermons, l'ère des Watchmen est morte, en réalité, au cœur de l'année 1967!... Et flotte dans les yeux de The Entity, un sentiment impensable de compassion pour l'un de ses équivoques amants...

Ce qui la lia à Sally Jupiter, le Spectre Soyeux I, est un mélange de fascination et de haine. « Oui, on peut dire que notre relation était sado-maso. Sally se faisait foutre dans le Bureau Ovale par Nixon et Kissinger que je haïssais. Le moindre psy dirait qu'elle revivait le viol du Comédien mais j'ai une explication plus simple : c'était juste une pute assoiffée de reconnaissance et de pouvoir. Et elle marchait à tous les médicaments et drogues possibles. Mandrax, Qaalaudes, poppers, héroïne, coke, hash... Elle désirait rester jeune éternellement, comme je le suis, et elle voulait la peau – la peau, au sens propre du terme – de sa fille. »

The Entity et le Spectre Soyeux I eurent plusieurs occasions de faire l'amour, de participer à des orgies à la Maison-Blanche, et tout cela durant le fameux procès qui opposa van Zsandt au gouvernement. Le comble de la perversité? Non, un moment d'égarement dans une époque de folie.

Elle s'étend peu sur Hollis Mason, le Hibou I, mais laisse entendre que ce n'était pas un très bon coup. Elle est encore plus dure avec Daniel Dreibern, le Hibou II. « C'était un croisement de GI Joe et de Ken! On se faisait vraiment chier en sa présence. Aucune imagination, aucune initiative. Un triste sire, le genre à pouvoir jouer dans des comédies hollywoodiennes à la con pour ménagères de banlieue. Mais il était monté comme John Holmes. C'était mon super-toy! Rien de plus. Je le conseille à Pamela De Barres! »

Elle ne semble toujours pas comprendre pourquoi Laurie Jupiter – le Spectre Soyeux II – était tom-

bée amoureuse de cet homme qu'elle considérait comme la non-sédution incarnée.

Son œil pétille bien plus – de colère plus que de désir – lorsqu'on évoque Adrian Veidt, l'homme qui osait graver dans le marbre de son palais des glaces : « Mon nom est Ozymandias, roi des rois. Contemplez mes œuvres, Ô vous les puissants, et désespérez ! »

« Grandiloquent, n'est-ce pas ? » Et Gwendoline van Zsandt se met à rire en cherchant votre approbation. Il est vrai que celui qu'elle appelle « le directeur de marketing » des Watchmen, et qui se prenait pour le pharaon d'une nouvelle humanité, peut prêter à rire. Celui qui se rêvait en Alexandre le Grand n'était que la Pythie des marchands – de canons et de gadgets – de l'Occident. Il annonçait des temps infâmes de déliquescence et d'abrutissement. Mais Gwendoline van Zsandt l'a connu bibliquement comme les autres Watchmen. « Un inverti, il me dégoûtait. Et c'est ça qui m'excitait. » Pas à un paradoxe près, The Entity. Mais à moins de vouloir vous faire pulvériser, vous écoutez votre hôte avec politesse. « Je me suis même fait Bubastis. Cet animal incongru. Qui finalement s'avéra meilleur amant que son maître. » Et elle s'exprime sans haine et sans amertume, comme si elle était tout à coup une expert-comptable lancée dans un débriefing érotique. Et elle vous sourit. Next...

« Le Dr Maïak ! » Là, vous devenez blême. Ce que vous entendiez jusqu'alors était déjà pour le moins surprenant mais apprendre de la bouche même de The Entity qu'elle se serait accouplée à l'équivalent soviétique du Dr Manhattan vous laisse sans voix. « Les Russes ont réussi à le mettre au point. À Tcheliabinsk 69. Vers 1979-1980. Bon, il n'avait pas la grâce du Dr Manhattan et encore moins sa philosophie mais au moins, ce n'était pas mon père. » Elle rit avant de reprendre. « Il avait une âme russe, tourmentée, et il était un grand sentimental. » On se demande si elle se fout de vous ou si elle dit la vérité. Peut-être les deux. Elle laisse entendre qu'il a, lui aussi, comme Jon Osterman, rejoint les limbes pour y trouver la paix.

BING-BANG BONDAGE

Et restent les deux Watchmen qui ont sans doute, même si elle ne l'avouera qu'à demi-mot, le plus

compté pour Gwendoline van Zsandt.

Le Spectre Soyeux II. Laurie Jupiter, la fille de Sally et du Comédien...

« La disséquer, la démembrer. J'aimais cela. Elle était mon Christ en croix. Un Greco le jour, un Bacon, la nuit. Elle était viande, et chair et sang. Elle était viscères et humeurs. Elle était l'amante parfaite. » On ne veut pas s'étendre sur les congrès démoniaques qui lièrent les deux femmes. « Je lui ai fait connaître l'orgasme absolu. La Grande Mort, avant la résurrection. » Il y a une certaine émotion, pour la première – et dernière fois – dans la voix de The Entity.

Quand elle évoque Eddie Blake, le Comédien, Gwendoline van Zsandt ne peut laisser échapper un rictus aux commissures des lèvres.

« Il aurait pu être mon grand amour. Mais il n'a pas su l'être et je n'ai pas voulu qu'il le soit. » Imaginez Elisabeth Taylor armée de super-pouvoirs et Richard Burton doté d'une force équivalente à son alcoolisme et vous aurez une idée des relations entre le Comédien et The Entity. Ils se sont connus pour la première fois au Vietnam quand le Comédien voguait en plein trip destructeur. Puis plus tard, après la victoire, dans les bas-fonds new-yorkais où ils traînaient l'un et l'autre leur ennuï et leur mal-être. Et tandis que vous l'écoutez, la question ultime vous brûle les lèvres, mais vous n'osez pas la poser. Alors Gwendoline van Zsandt vous devance.

« Oui, la rumeur prétend cela : ce n'est pas Ozymandias mais moi qui ai tué le Comédien parce qu'il aurait voulu violer sa propre fille, Laurie... » Un meurtre passionnel, une vengeance de femmes. Vous attendez la suite en la fixant dans ses yeux pers. « La rumeur dit, cette fois, peut-être la vérité. Mais la légende est autre. Et elle est plus belle que la vérité, non ? Alors laissons encore s'imprimer la légende. »

ENTER THE ENTITY

Elle vous sert à boire, parle encore un peu des uns et des autres, avant de vous signifier la fin de l'entretien. The Entity est plus proche des stars des années 1920, une sorte de Gloria Swanson sans âge, que des super-héros déglingués qu'elle a côtoyés et aimés... ou pas. Elle prétend qu'elle a désormais des humains à chérir et d'autres à abattre.

Mais quand vous avez tutoyé les atomes, avez-vous encore de l'espace dans le cœur pour converser avec les humains?

Tout le drame de Gwendoline van Zandt, comme celui de son père, est là. Elle est devenue The Entity, une délicatesse cosmique, impropre aux vulgaires subtilités névrotiques du commun des mortels. Elle n'est pas une tueuse parce qu'elle l'a choisi. C'est l'Univers qui l'a dessinée ainsi!

Face aux canaux de Mars qui sinuent jusqu'à l'horizon, elle s'en sort par une pirouette.

« Papa wasn't a rolling stone, but he was a cosmic hobo! »

Et, après vous avoir téléporté dans le bureau de votre rédaction, hagard et pantelant, The Entity, petite fille pourrie, gâtée, disparaît aux confins de la Voie lactée et vous laisse pour seuls souvenirs un parfum ambré de cordite et un rire qui magnifie l'humanité.

Retour vers le futur

Lila Pinell

Retour vers le futur est le dernier carton pour ados produit par Spielberg, décidément abonné ces derniers temps aux « films sur les jeunes ». Il raconte l'histoire d'un garçon, Marty McFly, qui est malencontreusement envoyé par son ami le savant fou Emmett Brown en 1955, année de rencontre de ses parents.

Lors d'une scène d'exposition assez séduisante, Robert Zemeckis nous présente Marty (joué par Eric Stoltz, trop âgé pour le rôle) comme un adolescent sans histoires, flanqué d'une famille pathétique : sa mère est une alcoolique, son père un benêt maladivement timide tyrannisé par son voisin, ses frères et sœurs des abrutis. À son grand regret, Marty en est le spectateur conscient et impuissant.

Après *À la poursuite du diamant vert*, film mineur qui sous une couverture de film d'aventure comique était en fait (déjà?) une ode à la puissance américaine (le diamant vert, métaphore du rayonnement nucléaire du Dr Manhattan), Zemeckis réaffirme en apparence son attachement aux valeurs de l'Amérique contemporaine.

Car *Retour vers le futur* est bel et bien une fable sur la place du Dr Manhattan dans la prépondérance mondiale des États-Unis. Marty est envoyé dans le passé lors d'une scène évoquant la transformation de John Osterman : il est projeté accidentellement à bord d'une voiture nucléaire qui fonctionne au plutonium, volé par le Dr Brown à des terroristes vietnamiens qui voulaient lui faire construire une bombe. Zemeckis filme avec angoisse la désintégration de la voiture et de son passager... pour les faire réapparaître trente ans plus tôt, intacts. Marty devient alors, à l'image du Dr Manhattan, om-

niscient (il connaît le passé, le présent et le futur) et omnipotent : à l'origine de sa propre histoire, c'est lui qui orchestre la rencontre de ses parents, qui souffle à un employé de fast-food l'idée qu'il sera maire en 1985, ou qui inspire à Chuck Berry la chanson *Johnny B Goode* en jouant un soir le morceau devant lui.

Mais Zemeckis ne s'arrête pas là et donne à son film l'étoffe d'un « conte moral ». Marty va changer le triste destin de ses parents en rejouant en leur faveur des événements clés de leur histoire : là où son père avait échoué en 1955 (il s'était écrasé devant l'arrogance et la violence de son futur voisin), il va réussir grâce à l'aide de Marty (c'est lui qui écrase le futur voisin). Marty transmet à son père, en 1955, des valeurs qui ont bercé la jeunesse de 1985 : la justice rendue de façon individuelle, violente s'il le faut, et masquée (la scène de bagarre finale se déroule pendant le bal de fin d'année, lors duquel le père de Marty est déguisé en Hooded Justice, le Juge Masqué des Minutemen).

Le père minable de 1955 peut donc grâce à une intervention surnaturelle devenir en 1985 le pilier d'une famille de jeunes cadres branchés et épanouis, qui offrent à Marty le 4 4 noir et brillant qu'il convoitait au début du film. Et les murs de la chambre de Marty, recouverts au début du film par des posters de rockeurs, sont remplacés en celle nouvelle année 1985 par des photos de famille ainsi que par une affiche de son père serrant la main du Dr Manhattan.

Marty est donc à ses parents ce que le Dr Manhattan est à l'Amérique : son enfant, mais aussi le garant de la pérennité de sa puissance.

Et c'est là que le film, superproduction léchée pensée pour amadouer le marché, est moins naïf que ce qu'il y paraît. Si le voyage de Marty dans le temps exprime de façon métaphorique la transformation de John Osterman en Dr Manhattan, le film comporte comme une mise en garde.

La première chose que Marty fait en arrivant en 1955 est de sauver la vie de son père, ce qui lui gagne l'amour d'une jeune fille, qui plus tard deviendra sa mère. En devenant un obstacle à la rencontre amoureuse de ses parents, c'est sa propre existence future qu'il met en péril. Il devra ensuite rivaliser d'efforts pour réparer l'accroc perpétré dans la trame du temps.

On peut alors penser que le film, au dénouement heureux dicté par les studios hollywoodiens, aurait aussi bien pu finir comme une tragédie grecque avec la disparition de Marty au présent.

De même, les dons nucléaires du Dr M. sont autant les garants de notre propre sécurité que la menace la plus terrifiante qui plane sur l'humanité. Avec ce film, Zemeckis rend hommage à la superpuissance américaine en même temps qu'il s'inquiète des périls qu'elle renferme. Et il signe un film éclectique – science fiction, comédie, parabole, sexe, rock'n'roll – qui a le mérite d'être un peu moins sage que ce qu'il paraît.

Coup de soleil en hiver : *Les Immatériaux* à New York

Florence Ostende

« Voilà une exposition sur le monde, le vrai, celui qu'on traverse comme une brume, où les gens ne sont que des ombres », commentait hier soir un spectateur enthousiaste de l'émission « Question réponse » à laquelle participait Jean-François Lyotard. Invité à répondre en direct aux questions du public, le philosophe français a raconté la genèse de son exposition *Les Immatériaux*, inaugurée mardi soir au MoMA : « Nous conduisons des voitures électriques et voyageons confortablement dans des avions non polluants. Cette exposition a pour but de penser la technologie rendue possible par le Dr Manhattan, d'analyser comment elle a modifié notre façon de penser, de nous vêtir, nos aliments, nos déplacements. » L'exposition ne ressemble en rien à une manifestation muséale traditionnelle : elle met le visiteur au défi de distinguer une peau de porc d'un film de collagène, une odeur naturelle d'une odeur artificielle, ou encore de comprendre le langage universel des macromolécules. Le corps construit son propre parcours dans un gigantesque labyrinthe divisé en 5 espaces instables qui se déploient à partir de la racine « mat » : matériau, matrice, matériel, matière, maternité.

Suite aux scandales suscités par la première présentation de l'exposition du 28 mars au 15 juillet au Musée national d'art moderne à Paris, les organisateurs avaient dû comparaître durant l'été devant la Commission aux activités antiaméricaines afin d'obtenir l'autorisation de l'itinérance new-yorkaise. En effet, sans pour autant remettre en cause l'hégémonie du Dr Manhattan, l'exposition aborde de front les dérives technologiques d'un monde où la maîtrise totale de la matière met peut-être en péril le concept même d'humanité. Bien que nous ayons appris à vivre avec

la vision d'un fusil désassemblé flottant dans les airs, peut-être est-il temps de saisir les possibles répercussions d'une société dominée par un être surpuissant qui peut traverser la matière, réordonner la réalité en manipulant ses structures de base, ou encore réorganiser la structure des objets rien qu'en les regardant.

Dès l'entrée de l'exposition, la déesse d'un bas-relief égyptien offre le signe de la vie au roi Nectanébo II. Dans le couloir qui suit, cinq dioramas de Jean-Claude Fall mettent en scène la disparition du corps dans le théâtre de Samuel Beckett. Le visage d'une femme est ausculté par un médecin dans un extrait du film *Monsieur Klein* (1976) de Joseph Losey : gencives bombées, narines arquées, lèvres inférieures charnues, front étroit, le diagnostic tombe, c'est un animal juif. Le début du parcours est aride. « Je voulais interdire une entrée ludique. Le monde est au bord du précipice face à la vision de l'enfer. Et tous, libéraux, intellectuels et corrupteurs du peuple, nous restons bouche bée, sans rien trouver à dire. Je voulais des images poreuses et opaques, parfois antagonistes, à la limite de l'invisible. Il n'est pas question de jouer. » Difficile d'imaginer dans cette amorce parsemée d'échantillons de peau, de vêtements de travail et de textes d'Antonin Artaud que Lyotard avait préalablement imaginé un parcours en rollers.

Dans la zone « matériau », la section « corps éclaté » démonte l'organisme le plus complexe et révèle qu'on y trouve les mêmes éléments que dans le plus simple. Mort ou vivant, le corps contient le même nombre de particules. Structurellement, la mort ne change rien. Ces abstractions non quantifiables sont illustrées dans l'exposition par

un échantillon de sable rose, un flot désordonné de silicone, qui porte en lui le germe de mille et mille formes concevables. Parmi les prothèses et pansements synthétiques exposés dans la section « deuxième peau », Lyotard a souhaité inclure le célèbre masque de Rorschach, un morceau de tissu composé d'un fluide entre deux parois de latex. Les motifs changent continuellement grâce à un système de cristaux liquides et leur forme ressemble au test de Rorschach. En contrepoint, une combinaison d'astronaute et un caisson de privation sensorielle, enveloppes artificielles permettant de reporter les limites de la peau. Où commence le dehors ?

Libre dans son cheminement, le visiteur porte un casque qui lui permet d'écouter la bande sonore de l'exposition. Chaque zone du parcours possède un émetteur sonore à infra-rouge qui retransmet au fur et à mesure de la visite des bribes de textes, musiques et informations. Des minitels sont accessibles afin de suivre les discussions des physiciens, philosophes, écrivains et cinéastes impliqués dans la réflexion de l'exposition. Chaque participant possède un ordinateur relié grâce à une technologie de pointe (l'Internet) leur permettant d'écrire et d'échanger leurs définitions de mots-clés proposés par Lyotard. Un travail sur le verbe tout à fait nouveau, un puzzle postmoderne intitulé « épreuves d'écriture » qui mélange différentes formes de langage. « *Les Immatériaux* n'est pas une exposition sur les nouveaux matériaux et les nouvelles technologies mais plutôt sur les questions qu'elles engendrent pour la pensée et la philosophie », précise Lyotard.

Les Immatériaux est l'exposition manifeste d'une nouvelle sensibilité qualifiée par le philosophe de « postmoderne » et qui annonce la tendance grandissante de l'immatérialité. Les technologies cybernétiques et numériques sont le signe de cette nouvelle condition postmoderne, celle d'un moi décentré, de la non-linéarité, et du déclin des grands récits. Les frontières autrefois hiérarchisées de notre société sont devenues un flux constant et diffus. Cette artificialité du monde virtuel est renforcée par l'influence croissante des ordinateurs. En janvier 1983, le magazine *Time* élit l'ordinateur « Man of the Year ». Lyotard considère l'ère postmoderne comme la fin « des grands récits de légiti-

ation » qui autrefois éclairaient la complexité du monde. Il n'y a désormais plus d'explication unilatérale et rationnelle d'un monde fragmenté. Le rêve moderniste d'un progrès social façonné par l'art est remplacé par l'ère de la technoscience saturée de signes.

Il aura fallu deux années de préparation pour organiser cette exposition encyclopédique qui donne l'impression de pénétrer les câblages invisibles du cortex humain : langage, code génétique, cuisine, théorie de la supersymétrie, astrophysique, art contemporain, observation du cosmos, technologie spatiale. Si la clarté d'Andromède, vieille de deux millions d'années-lumière, ou les trilobites éteints de la Supernova, découverte en 1855 par Ernst Hartwig, ne parviennent à récompenser le spectateur de sa visite, il ne pourra rester indifférent devant le chat à deux têtes du Queens ou le Bubastis, un lynx génétiquement modifié, dans la zone « maternité ». Après l'expérience de la limousine électrique et des œuvres de Lucio Fontana, Takis et Dan Graham, le point culminant de cette manifestation est la vidéo *La Desserte blanche* (1980) de Thierry Kuntzel, où des corps humains se pixellent et disparaissent dans une neige blanche.

Des rouages de montres décomposés sur fond de velours noir aux dernières expériences de physique nucléaire sur le champ intrinsèque, *Les Immatériaux* est un coup de soleil en hiver, un espace-temps sans saisons, sans sabliers. Un monde où capturer le courant du sable rose, une horloge sans créateur. Car si le temps fluctue, à quoi servent les horlogers ?

Les Immatériaux

MoMA, New York

Exposition du 12 octobre au 6 décembre 1985

Andy Warhol, les icônes et la valeur-refuge

Mathieu Larnaudie

En dépit de la conjoncture difficile et de la morosité ambiante, la foule se pressait hier soir devant le 511 West 22nd Street pour assister au vernissage de « Glamour is vigilance / Vigilance is glamorous », le nouveau show d'Andy Warhol. Cette inauguration était également l'occasion de découvrir le premier espace d'exposition ouvert par Bruno Bischofberger dans la Grosse Pomme. « Compte tenu des circonstances, remarque ce dernier, je me devais d'être présent à New York et, en plus de mes antennes à Zurich et à St Moritz, d'avoir ma galerie dans ce quartier de Chelsea qui est devenu, depuis quelques années, comme vous le savez, l'œil du cyclone du marché de l'art. C'était tout aussi naturel pour moi de demander à Andy d'être le premier artiste à lancer ce lieu. » Pour l'événement, Warhol avait choisi de présenter en exclusivité ses dernières productions, tout droit sorties de la factory, troisième du nom, située quelques blocs plus au sud. Quatre séries se partageaient ainsi les cimaises des deux *white cubes* en enfilade, communiquant entre eux par un petit couloir à peine assez large pour laisser passer de front deux personnes. « J'aime cette disposition en deux salles reliées par une sorte de tube ; c'est à la fois froid et très organique, précise Bischofberger, c'est aussi ça qui m'a fait opter pour ce lieu plutôt que d'autres, plus grands, qui m'ont été présentés. »

Dans la première salle, de grands portraits sériographiés des sept Watchmen, aux couleurs outrées typiquement warholiennes, font face à trois immenses têtes de Niatmar Vankrazov, le dictateur du Tikharistan. Dans la seconde pièce, une série intitulée « Buffalo Joe », photographies de Joe Dallessandro grîmé en Buffalo Bill, voisine avec un portrait unique de Jon Osterman, le Dr Manhattan. Pour René Ricard, critique et com-

missaire, « l'exposition est clairement construite en chiasme : Buffalo Joe répond aux Watchmen et Jon à Vankrazov ».

Ce n'est, certes, pas la première fois que Warhol représente les Watchmen, en lesquels il voit depuis longtemps, de son propre aveu, la figure de la star absolue. « Ils sont cools, dit Warhol, je les adore. Leurs corps sont dissimulés sous des masques, et en même temps ils sont tellement familiers, ils sont utiles à la vie des gens. » À quelques pas de l'homme à la perruque cendrée, Mary Boone, en robe jaune sous ses cheveux noir de jais, nous glisse : « Il est normal qu'Andy s'intéresse aux justiciers. Ils défendent une idée individualiste de la charité, et ils ont un potentiel iconique sans pareil. Hollywood a besoin de la celluloid pour faire du corps d'une jolie fille l'image d'une star : chez les Watchmen, l'icône est sans médiation, pour ainsi dire. » Au mur, alignés les uns à côté des autres, cette fois, ils sont tous là, ensemble : le Comédien (de son vrai nom Eddie Blake), le Hibou I (Hollis Mason), Le Hibou II (Dan Dreiberger), Ozymandias (Adrian Veidt), Rorschach (Walter Joseph Kovacs), Le Spectre Soyeux I (Sally Jupiter), Le Spectre Soyeux II (Laurie Juspezyk).

Il n'est pas innocent qu'on ait choisi, pour l'accrochage, de mettre au centre, encadrée par ses comparses, en position de pivot pour ainsi dire, la figure de Sally Jupiter. Sally a toujours été, de tous les Watchmen, celle qui intéressait le plus Warhol, celle dont il a réalisé le plus de portraits. Ce n'est pas seulement en raison de sa dimension photographique indéniable, ni de son objective beauté et de son caractère singulier, à la fois mystérieux et bien trempé, qui font d'elle un prototype féminin à même de séduire l'artiste. C'est, en outre, qu'en choisissant très tôt d'être supervisée par un imprésario gérant sa carrière, Sally est celle qui a le

plus œuvré pour faire des exploits des justiciers un spectacle.

Dès l'époque des Minutemen, dans les années trente, Sally collaborait en effet avec son agent et futur mari Laurence Schexnayder. Elle avait compris qu'en parallèle à son action, il était nécessaire de travailler son image. En cela, elle était littéralement une pionnière. Ensuite, ce sont bien sûr tous les vigilants qui, devenus des célébrités, donnaient des spectacles, paradaient dans les galas de charité : leur simple présence dans un endroit suffisait à créer l'événement. C'est là, selon René Ricard, qu'apparaît toute la pertinence de la mise en regard de ces portraits avec ceux de Joe Dallessandro. Comme chacun sait, Buffalo Bill mettait en scène ses propres exploits dans de grands spectacles itinérants, qui sillonnaient les grandes villes des États-Unis, au sein desquels il se produisait lui-même dans son propre rôle.

« On touche ici, poursuit René Ricard, à une sorte de particularisme mythologique où, à mon avis – et c'est ce qu'Andy aussi a, précisément, je crois, voulu mettre en exergue, à sa manière, sans avoir l'air d'y toucher, en dissimulant une fable politique derrière la pure surface parfaite de ses couleurs éclatantes et du choc visuel vertigineux qu'elles suscitent –, s'exprime l'essence de l'Amérique. À mes yeux, ce pan de l'exposition contient, ni plus ni moins, une réflexion fulgurante sur la fondation même des États-Unis. Les pères fondateurs sont devenus au mont Rushmore des figures monumentales sculptées dans la roche : mise en spectacle de l'Histoire, déjà, et de ses grands hommes gravés dans le paysage pour être célébrés et contemplés. Andy poursuit et désigne pour nous un geste similaire. De même que Mallarmé disait que le monde est fait pour aboutir à un livre, pour les Américains le monde est fait pour aboutir à un show. Les prouesses de Buffalo Bill et celles des Watchmen ont ceci en commun : elles sont faites pour pouvoir être mises en scène. Mais, dès lors, il est difficile de savoir si elles inspirent le show, ou bien si c'est le show qui exige de telles prouesses pour l'alimenter. On ne sait jamais, en fait, si la réalité précède le spectacle, ou l'inverse. Je pense, personnellement, que le réel et le spectacle coïncident, ils sont simultanés. Et c'est ce que ce petit polack albinos d'Andy a compris mieux que quiconque. Surtout, il est celui qui nous le donne à voir et à ressentir mieux que quiconque. »

À travers l'image de son modèle préféré Joe Dallessandro (dont, faut-il le rappeler, il avait déjà fait un héros parodique de la conquête de l'Ouest en 1969 dans *Lonesome Cowboys*), Warhol se réapproprie le mythe de Buffalo Bill et en fait, justement, un mythe « warholien ». Ou plutôt : il signifie de la sorte que la superstar warholienne et le mythe américain ne sont qu'une seule et même chose, que ce qu'il opère n'est que l'interprétation d'une iconographie fondatrice et sans cesse réactualisée. Toujours selon Ricard, un peu plus tard dans la soirée, « quoi de plus naturel, si l'on y réfléchit un instant, que de mettre en regard le Western, son sens particulier de la justice, et l'épopée des Watchmen, ces shérifs du XX^e siècle » ?

Dans le duel iconique à distance qui oppose, sur les murs de la galerie, le Dr Manhattan et Niatmar Vankrazov, c'est également le statut de l'homme providentiel et de son rapport au pouvoir qui se joue. « Bien sûr affirme Mary Boone, le pouvoir fascine Andy. Mais le pouvoir politique, celui du dictateur fondé sur son autorité et le culte de la personnalité, est évidemment infiniment moins grand que le superpouvoir de Jon, qui touche directement à la matière et qui est, en cela, libérateur. » Sans doute est-ce pour cela que Warhol a choisi de placer dans l'exposition un seul immense portrait du Dr Manhattan et de son fascinant corps bleu. « Son aspect physique est déjà pop et hyper pictural », souligne Jean-Michel Basquiat, venu au bras de Madonna et en compagnie de Francesco Clemente. Aux yeux d'Andy Warhol lui-même, toujours selon Mary Boone, « Jon est le plus grand artiste de l'univers. Il peut tout déplacer, tout traverser. Il est infiniment plastique. Et puis son rapport au temps est absolument celui de l'artiste. Tout est simultané pour lui, le passé, le présent, l'avenir, il voit tout en même temps. Il habite toutes les dimensions du temps. Pour moi, ce n'est pas un prodige nucléaire. C'est l'aboutissement de l'histoire de l'art. »

Toute la force du tableau réside dans son unicité, et il semble littéralement jaillir dans la pièce, au mépris de toute règle physique, ainsi que son modèle a la capacité réelle de le faire. À l'inverse, la triade des effigies du dictateur tikharistanais, dont chacun sait qu'il a été, lui aussi, un héros costumé combattant au Vietnam avant de se reconvertir en autocrate doctrinaire d'Asie Centrale, marque la reproductibilité interchangeable, à la fois mena-

çante et puissante, de son pouvoir.

Évidemment, Andy Warhol lui-même se défend d'une lecture trop politique de cette exposition, à rebours de ce que ses amis font volontiers. Il reste que, au moment où le sort du monde se montre plus que jamais incertain, ses icônes témoignent d'une angoisse, mais aussi du fait que l'art est bien le lieu de la transfiguration de cette angoisse. Pour Bruno Bischofberger, « notre monde est inquiétant, bien sûr. Mais dans ces temps de troubles, partout, l'art est une valeur-refuge, c'est bien connu. Les gens ont besoin de beauté, ils ont besoin d'images qui expriment leur inquiétude, et c'est aussi vrai d'un point de vue économique. D'ailleurs tout est lié. Plus que jamais, l'art d'Andy s'offre comme une bande d'enregistrement des symptômes de notre époque malade », termine Bischofberger en levant sa coupe de champagne.

La Biennale des arts libéraux

Mathieu Andrieu

Pour sa seizième édition, la Biennale des arts libéraux s'installe au cœur de Manhattan sur les pelouses de Central Park. À deux pas du Metropolitan Museum of Arts, les créateurs les plus engagés du monde libre se retrouvent au cours du mois de septembre pour une rentrée artistique qui s'annonce d'ores et déjà exceptionnelle. Face à des productions soviétiques incontestablement dépassées, les pièces exposées ici reflètent la capacité d'innovation du monde occidental.

Cette année et sur l'ensemble des œuvres sélectionnées par le Haut Conseil artistique américain, l'événement sera sans aucun doute la nouvelle création du Dr Manhattan. Inscrite dans une demi-sphère d'une vingtaine de mètres de rayon, la structure inédite dominera Central Park de ses volumes translucides et étincelants. L'architecture ou l'*archisculpture* du célèbre héros nous rappelle ici une caverne de glace où des constellations de stalactites cristallines génèrent un univers scintillant et glacé.

Depuis les terrasses du MET, des lances de verre se dressent vers le ciel. À leur pied, une série d'arcs crénelés s'enchevêtrent et figurent des engrenages géants. L'ensemble tient à la fois du château et de l'usine; nous y voyons une synthèse inédite entre la féerie et l'industrie. Plus près, le chaos apparent s'ordonne. La composition se symétrise. Suivant un plan centré, la sculpture figure une gigantesque horloge en trois dimensions. Entre aiguilles, cadrans et roues crantées, le visiteur progresse dans un univers scientifiquement réglé.

Grand Horloger de l'espace et de temps, le Docteur nous donne à lire les lois immuables qui régissent notre univers. La rigueur arithmétique de sa composition nous renvoie directement à un idéal numérique d'absolu et de vérité. Avec les nombres et les équations pour pinceaux, l'artiste inaugure ici un *art-mathématique* total et intemporel.

Face à l'obscurantisme soviétique, ces recherches nous rappellent les avancées artistiques et scientifiques des Renaissances européennes. Du quattrocento italien au xx^e siècle américain, les artistes se politisent et participent à la défense de nos idéaux.

ARTICLE COMPLÉMENTAIRE

• Pratiques artistiques et pouvoir

Confrontés à la bipolarisation des relations internationales, nos artistes et les galeries qui les représentent ont durablement choisi leur camp. Face à la menace soviétique, l'engagement politique de la scène artistique occidentale contemporaine aux côtés de nos gouvernements est total. Cependant, l'affaiblissement généralisé de l'URSS auquel nous assistons aujourd'hui peut-il réinterroger cette *union sacrée* indéfectible?

Depuis la constitution des deux blocs, on distingue deux périodes résolument opposées qui ont cependant produit des effets similaires. Au sortir de la seconde guerre mondiale, la large diffusion de pièces censées interroger la pertinence de notre modèle économique semble avoir au contraire contribué à en asseoir durablement les bases. Des techniques de production aux méthodes de vente, l'artiste calque son action sur les schémas économiques dominants et participe, en conséquence, à leur diffusion.

Par la suite, depuis le milieu des années quarante, le durcissement des relations Est-Ouest a rapproché nos élites politiques et artistiques. Tout manquement au respect de l'orthodoxie du moment est considéré comme un acte non-américain. Paraître aux côtés de nos gouvernants est

désormais un impératif pour tout communicant au risque de disparaître sous l'opprobre ou pire encore, d'être oublié.

Cependant, alors que l'effondrement du bloc soviétique se rapproche, il nous semble que le monde artistique doit chercher progressivement à se repositionner. En l'absence de challenger, l'artiste comme porte-étendard d'un empire conquérant sera bientôt inutile. La persistance de cette relation incestueuse risque, à terme, de produire un art d'État téléphoné et convenu, incapable de porter les élans à venir.

